



Lettres québécoises Page D 3
Essais québécois Page D 4
Le Feuilleton Page D 5



Jean Echenoz Page D 7
Sylvain Bouthillette Page D 9
Formes Page D 10

LIVRES

Le monde de Johnny

Réjean Ducharme



Contes et vérités

C'était un jour chaud de juillet. Marc Laberge, aujourd'hui conteur émérite, perçoit un chatouillement persistant dans l'oreille. Horreur! C'est un insecte, une sorte de blatte, qui s'y est enfoncé. L'homme, fou de douleur, sent les pattes de l'animal s'agiter sur son tympan. L'histoire, véridique, se termine, après bien des soubresauts, entre les pinces gigantesques d'un médecin. C'est cette anecdote, contée à moult reprises et avec force détails, qui a jeté Marc Laberge dans le métier de conteur. Il n'en est pas sorti depuis.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Et le conteur a fait des petits, s'est fait des amis. Aujourd'hui, c'est lui qui dirige, tous les deux ans, le Festival interculturel du conte du Québec, dont la cinquième édition se déroulera à Montréal du 22 au 31 octobre. Des femmes et des hommes de parole de partout, de la Martinique à la Belgique en passant par la France et l'Argentine, s'y rencontreront cette année, prêts à ensorceler le public. Les Julos Beaucarne (Belgique), Susana Azquinez (Argentine) et Joby Bernabé (Martinique) débelleront tour à tour leurs trésors, accomplissant cet acte qui existe depuis que le monde est monde, depuis l'avènement de la parole: la transmission orale.

Depuis toujours, le conte est enseignement. «Plutôt que de demander à un enfant de faire quelque chose, on va lui raconter l'histoire d'un enfant qui ne faisait jamais ce qu'on lui demandait», dit M. Laberge. Et c'est plus efficace, soutient-il.

Le conte est aussi legs, souvenirs, héritage, d'autant plus indispensable qu'il a fleuri à une époque où les enregistrements n'existaient pas, où il fallait mémoriser ce qui était important pour pouvoir le redire.

Un conte narre d'ailleurs l'histoire d'un roi qui, après avoir enregistré les histoires d'un conteur à son insu, voulut le tuer. «Maintenant, je n'ai plus besoin de tes services», dit-il. Tu peux donc mourir puisque tes histoires sont immortalisées. «Mais mon roi, je ne vous ai pas encore raconté mon histoire secrète», répliqua le conteur. L'histoire ajoute que le roi consentit à l'écouter, et «une fois de plus, se laissa bercer par le charme des mots, oubliant tous les soucis de son royaume». Et voilà reconfirmée la puissance du conteur, si près de son public, en intime communion avec lui.

La vie est un conte

«Les gens disent souvent qu'ils ont l'impression que je leur parle lorsque je dis mes contes», dit M. Laberge.

En Martinique, lorsque quelqu'un meurt, un conteur de métier se rend aux funérailles pour raconter la vie de cette personne. Avant la cérémonie, il reçoit

VOIR PAGE D 6: CONTES

Au Québec, la parution d'un nouveau roman de Réjean Ducharme ne passe pas inaperçue, et *Gros mots*, qui sort à Paris le 19 octobre et sera disponible au Québec quelques jours plus tard, ne fait pas exception. Bon? Moins bon? Un Ducharme réussi? Qui a vieilli? Tout a été dit sur *Va savoir*, son précédent roman paru il y a cinq ans. Et tout sera dit, sans doute, sur *Gros mots*, qui s'en vient. Hélène Le Beau, qui a lu le roman et l'a aimé, a choisi le pastiche pour évoquer le roman et l'accueil réservé à l'œuvre de Ducharme des deux côtés de l'Atlantique.

HÉLÈNE LE BEAU
COLLABORATION SPÉCIALE

Trois coups au plafond, et que la fête commence. Sauf qu'on fera pas de chichis, ni pas de chat ni ronds de jambe. On dira tout de suite, tout simplement, bêtement, que *Gros mots*, c'est extra, fabuleux, époustoufflant («Flaf, aflaf, aflaf, aflaf, aflaf euk...», et c'est pas du Gauvreau), une danse à l'amour à mort. Vingt-six lettres à l'abécédaire pour faire une œuvre majeure, et encore ça dit pas assez, pas juste, parce qu'il faudrait les 312 pages du bouquin pour lui faire honneur. Le jour ou *Le Devoir* pourra se permettre ça, Ducharme viendra en personne se payer la gueule de tous les ceuzes qui ont cru, dit, pensé qu'il n'existant pas. Ou cru, dit, pensé qu'il était fou, donc inexistant.

Mais zieutons *Gros mots* au télescope, le petit trou sur chaque mot, de grâce sans appareil critique. Tentons l'histoire en racontant celle-là.

Les souffrances de Walter

Johnny s'en va-t'en guerre. Non, ce n'est pas ça, mais ça pourrait. Johnny marche. Qu'est-ce qu'il marche, le Johnny, pour échapper à l'ire de sa torrentiel-le Exa, sa compagne qu'il aime et qu'il n'aime pas parce que son cœur est à une autre. Tant et si bien qu'au cours d'une balade en temps de frimas, Johnny découvre un trésor, un vrai de vrai contenu dans un plein cahier de vrais mots. Une vie ouverte, livrée à l'intemporel, mais datée dans sa première entrée du jour d'aujourd'hui, pas d'année, évidemment.

Qui c'est qui l'a écrite, cette vie, cette page? Un type que Johnny va appeler Walter, à cause d'Alter comme dans «alter ego». Les souffrances du jeune Walter à pleines pages. Parce que la vie de Walter ressemble à s'y méprendre à celle de Johnny. Son Exa à lui, c'est Too Much. Mais n'allons pas trop vite.

VOIR PAGE D 6:
DUCHARME

LIBERTÉ 245

Liberté a 40 ans
Spécial anniversaire

octobre 1999
189 pages 6\$

En librairie dès le 24 octobre

LIVRES

DUCHARME *L'excès d'orgueil, une demande d'amour*

SUITE DE LA PAGE D 1

Donc Johnny a un trésor. Il le montre à son trésor, sa chérie, son aimée, sa flamme, la femme de son meilleur ami Julien le frère-demi-frère, le presque né du même lit. Petite Tare qu'elle s'appelle, la fille avec qui Johnny trompe platoniquement Exa-la-furieuse. Les colères d'Exa jalouse ne sont pas platoniques, elles. Des colères de cul et de désir quand, entre deux crises, Exa consent à accueillir Johnny dans son lit. Ah! Pour se débarrasser d'Exa, il eût fallu commencer par ne pas commencer... Dans ce genre d'histoire, si on promène trop longtemps les fourmis dans ses jambes, on prend Racine, Johnny Racine. Et dans ce cas, même la pire des compagnes arrive à susciter des émois et se métamorphoser en Du Parc.

A preuve? «Avec sa tranquille audace, elle me fait trouver, entre les boutonnières, le chemin de sa chaleur, immédiate, et qui surprend, animant dans la petite écharcure de ce brutal hiver une plage intacte, une dune. Elle en a une. Qu'on effleure. Elle me conduit juste au-dessous, et ça y est, ça se met à cogner, jusqu'à travers moi, dans un vertige où le pas serait franchi, la chute amorcée, consentie, où on ne sait plus déjà si c'est vivre ou mourir, si on est embrasé par le plus grand bonheur et par le feu qui va tout détruire.»

Le bonheur et le feu qui va tout détruire. Vivre et mourir tant qu'à faire. Johnny et Exa, ce n'est que ça, trois coups au plafond, le café bien amer et bien chaud le matin, le petit pot dans lequel on cache l'argent des commissions, les spaghetti qu'Exa mitonne comme pas une. Et le combat à deux pour ne pas mourir. Ben oui. Aussi simple que ça.

Et si on lit bien, c'est Petite Tare qui le fait tourner en bourrique. Si tant d'ailleurs que Johnny se trouve une confidente. Une Poppée qui danse des danses à dix piasses dans un genre de bar, une belle fille, et fine, une oreille attentive, plus que le combine du télé-

phone quand Johnny appelle Petite Tare dans le «genre de bar» où danse Poppée, en cachette d'Exa pour ne pas exacerber ce qui est déjà acerbé.

Ah! Poppée! Nous revoilà chez Johnny Racine. Relisons nos classiques, *Britannicus* par exemple, où l'on verra qu'Agrippine n'a qu'à bien se tenir, à la vie comme à un fil(s).

Dans ce génial méli-mélo, que se passe-t-il? Car n'oublions pas le journal de Walter, et la question, fondamentale: qui est Walter si ce n'est ton frère? Y a-t-il un Walter dans la salle? Quelques egos dévotés, enfantines en quête de reconnaissance?

Eh oui. Il y en a un. En chair et en os, qui vit pas très loin de chez Johnny et Exa. Même que Poppée le connaît puisqu'il a aimé Hellhenn, une de ses collègues au genre de bar où elle travaille. Le monde est petit! Et pour la suite, il faudra aller lire parce que si on dit tout, tout, tout, il n'y aura plus de mystère, et ça, y faut pas.

Un peu de sérieux

On va maintenant dire ce que c'est, Ducharme, «l'univers ducharmien» quand on se met la bouche en cul de poule pour faire sérieux. Comment ça chamboule, tourneboule, part dans tous les sens comme la vie quand elle est menacée. Menacée, elle l'est toujours, la vie, et menaçante, terrible par quelque bout qu'on la prenne. Ducharme a ses inconditionnels, qui l'ont compris. Les Le Clezio, Lepape, Bosquet. Grenier de chez Gallimard ou Pierres Vallières au Québec. On commencera par eux. Et on parlera aussi de ses détracteurs.

Ça fait quoi, Ducharme?, s'interroge le journaliste.

D'abord l'écrivain J. M. G. Le Clezio dans *Liberation*, en 1990, quand paraissait *Dévidé*: «Ce mélange de ruse et de grâce adolescente, de révolte, de provocation, d'amertume [...] Cela vous fait rire et pleurer, cela vous fait croire à la beauté du silence et à la vie future. C'est bouleversant.»

L'essayiste Laurent Mailhot, prési-

dent du jury du prix Gilles-Corbeil, en 1990: «L'œuvre de Ducharme pose à la littérature, à la langue, au langage, à l'histoire, les questions les plus pressantes sur la fin de l'enfance, l'amour et l'amitié, la solitude et la communication.»

Pierre Lepape, dans *Le Monde*, à la parution de *Va savoir* en 1994: «Ducharme se veut à lui tout seul toutes les littératures, tous les genres, toutes les hiérarchies, tous les niveaux de langage. C'est sa manière d'être québécois: de chez lui, donc de partout et de nulle part, de tous les endroits où pousse la langue française.»

Pierre Vallières, dans *Le Jour*, en 1976, au moment des *Enfantômes*: «Un écrivain possédé, illuminé [...], il nous mène au bord du vide d'où on peut tout aussi bien prendre son envol que se fracasser le crâne.»

A son sujet, Alain Bosquet a parlé de Beckett au Québec. Ducharme s'en est emparé par la voix de Petite Tare: «Ah! J'aime, j'aime, c'est du Beckett brut, je veux tout lire, tout de suite.»

Puis, il y a ceux qui n'aiment pas. Jean Basile, dans ce journal, en 1990, à la parution de *Dévidé*: «Ce sont des tics ni fous ni drôles, mais d'un genre qui finit par se prendre au sérieux. [...] Réjean Ducharme exagère. Il râle comme râlait Céline qui croyait que la littérature moderne lui devait tout.»

En 1967, lors de la sortie du *Nez qui voque*, Jean Ethier-Blais l'avait précédé: «On voit la manière qui n'est pas particulièrement drôle. Mais elle est particulièrement facile. Voilà où même le talent quand on ne veut pas s'accepter tel qu'on est.»

Mais voici Roger Grenier, qui accompagne Ducharme depuis le début, comme directeur littéraire: «C'est unique, personne n'écrit comme lui. Avant de lire un de ses manuscrits, je tremble, je sais à quelle émotion je me risque. [...] L'écriture de Ducharme, c'est une bombe [...]. Avec lui, nous sommes tous des écorchés de la vie. La littérature ne peut plus se passer de Ducharme.»

Roger Grenier raconte au passage que le correcteur de la maison Gallimard a dû faire face à la musique, néologismes, québécismes, formules propres à l'auteur, impropres aux dictionnaires, tant pis, tant mieux, il a assumé complètement, notamment quand il a lu «la baigne», parlant de «la bagnole». Il a mis un point d'interrogation au féminin, une pointe d'interrogation, un doute par respect pour le grand auteur.

Encore ceci, rapporté par Grenier, mais vraiment de l'anecdote: «Avant la photo de 1994 avec son chien à la campagne, on n'avait que celle du photomaton, qu'on vieillissait au fil des ans, par retouches!»

Tu m'aimes-tu?

Voilà pour les témoignages ex

cathedra, mais sans prétention. J'ai presque envie de la fermer. Peux pas. Je n'ai pas fait le tour de Ducharme comme Johnny «fait le tour d'elle», parlant d'Exa dans une sorte de parade de frustration et d'amour. Il ne s'agit pas d'une confession mais d'un aveu de passion et c'est Ducharme qui trouve les mots, les gros mots que je voudrais mettre: «Moi, il m'émeut parce qu'il voulait se dépasser, excéder ses pouvoirs, et qu'il a perdu la parole en cherchant le bon mot, un autre mot, le mot de l'autre, celui qu'il voulait engendrer...» Il parle de nous, là. De lui, de moi et de tout le monde. C'est ça, la leçon de Ducharme. L'excès d'orgueil, une demande d'amour. Immen- se. Totale. Brute. Inconditionnelle. Et si le lecteur ne part pas de là, s'il n'est pas gagné d'avance à l'aventure les yeux fermés sur le monde extérieur et seulement ouverts sur ses mots à lui, il s'y perdra. C'est ce qu'il faut accepter. Qu'il est le meilleur et que qui l'aime le suive.

D'ailleurs qui, parmi nous, ne veut pas entendre qu'il est le meilleur? Bien sûr, on apprend à se contenter de peu, de la misère au quotidien, d'une vie à la Johnny, de révoltes «Exa-gérées», de petites tares scotchées au caractère. Mais au fond du fond, on se rêve unique, si puissamment unique que dans les pires moments, on traquerait bien la foule contre le désert, le carré de sable envahi de jouets contre un vol d'Icare avec des ailes de plomb.

Ducharme n'a pas perdu la parole, au contraire, il invente sans cesse la sienne, et à nulle autre pareille, parce que le mot de l'autre, le bon mot bryuant de la bonne société bien-pensante le tue. Muet et vivant, il invente un monde où la neige ne se dit pas mais souffle, abrite et caresse en se déclinant autrement: «Igluksaq (bonne à bâtir un abri), pukak (en poudre), ganik (en chute), piqtuq (balayée par le vent), mauya (douce et profonde)»...

Une neige éternelle qu'il fait tomber aux trois coups frappés sur la scène du théâtre où il tient tous les rôles.

Il dit vrai, Grenier. Sauf qu'il n'y a pas que la littérature qui ne peut pas se passer de Ducharme. Il y a Claire. Il y a les religieuses du dessous. Les voisins, José, Rolph, Gallimard, le dépanneur du coin, Patricia la galeriste, le Québec, les objets jetés dans les allées sombres ou sur la «track», la copine qui collectionne les «tableaux-objets» de Roch Plante, Ali, Baba, moi, et multipliez tout ça par des mille et des cents, vous n'arriverez jamais au compte.

GROS MOTS

Réjean Ducharme
Gallimard, 1999, Paris, 312 pages

CONTES

«Qu'est-ce qui est vrai, qu'est-ce qui est faux?»

SUITE DE LA PAGE D 1

les confidences et les anecdotes des gens qui ont connu le défunt. Il raconte leurs histoires. On l'appelle un conteur funéraire.

Car chacun peut conter sa propre vie, y mettre son sel, ses moments de suspense. Depuis quelque temps, en France et ici au Québec, Marc Laberge donne des ateliers pour que les gens apprennent à faire le récit de leur vie, ce recueil d'anecdotes orales qui pimentent le passé. «Chacun a ses propres histoires à raconter. Il faut se réapproprier sa mémoire», dit-il.

Les conteurs, selon Marc Laberge, se divisent en deux catégories. Les premiers transmettent le patrimoine mondial, les histoires rocambolesques de Ti-Jean, Raspoutine ou Aladin, selon le pays où elles se situent, transformées au fil des ans et des conteurs, selon les publics et les époques. «Dans les années 40-50, au Québec, on racontait l'histoire d'Aladin et de sa lampe en cachant Aladin sous une épinette», raconte-t-il. Des contes recensés au Québec auraient ainsi été inspirés des premiers contes écrits dans l'histoire de l'humanité.

L'autre catégorie de conteurs raconte ses propres contes, inventés ou tirés d'expériences personnelles, modifiés au gré de l'imagination et de la fantaisie, allumant toujours une flamme de doute, dans les yeux de l'auditeur, sur la véracité des propos.

«A la fin d'un conte, on se demande toujours: qu'est-ce qui est vrai, qu'est-ce qui est faux?», dit M. Laberge. Mais la mémoire, le souvenir, ne sont-ils pas subjectifs, tranchant la perception du réel au gré de la compréhension de chacun? «La vérité, c'est quoi au juste?», demande-t-il.

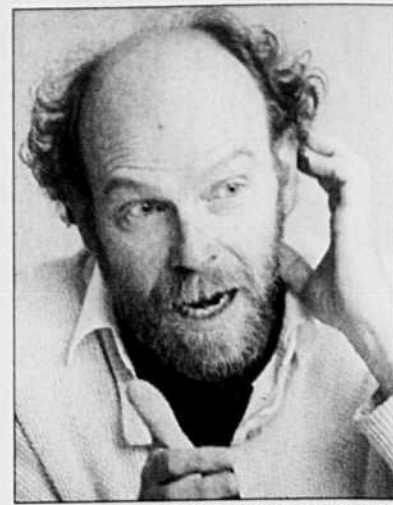
Un genre méprisé

Au début, dans les années 80, les premières soirées de «racontage» organisées par Marc Laberge se déroulaient entre connaissances et conteurs, dans un café de la rue Bernard. «A l'époque, cela ne correspondait pas au goût du temps», dit-il. Le conte avait déjà disparu des chaumières, chassé par les nouvelles technologies qui ont fait massivement entrer les livres, la radio et la télévision dans les maisons depuis le début du siècle.

Dans les années 70, un groupe de Français avait en effet cherché au Québec les traces de la tradition orale qui avait bercé nos ancêtres.

«On leur a dit que cela n'existait plus, que c'était fini», dit M. Laberge. Fêru de modernité, le Québec d'alors avait tôt fait de renvoyer les conteurs de jadis aux oubliettes.

Or, depuis vingt ans, en France et aux États-Unis, le conte a refait surface. Il est même au centre de festivals et concours de toutes sortes, qui ont inspiré le Festival interculturel de contes de Montréal. Parti en amateur en 1991 au Festival des arts du récit



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Marc Laberge

en Isère, Marc Laberge en est revenu avec le grand prix du public. Deux ans plus tard, en 1993, il créait le festival de Montréal pour perpétuer sa passion. Depuis, il y invite des conteurs de toute la francophonie. Et il s'attriste que l'édition de cette année ne compte pas de représentants de l'Afrique, entre autres pour des raisons financières.

Sur ce continent lointain, où abondaient jadis les contes et les conteurs, on ne jure plus aujourd'hui que par la modernité, et les mille bouches se sont tues. Là-bas aussi, il faudra raviver la flamme de la tradition orale avant qu'elle ne s'éteigne tout à fait.

A Montréal, le festival compte également plusieurs tables rondes, autant de lieux de réflexion sur le conte. On y réfléchira à sa nouvelle urbanité, ou à son régionalisme, ou aux particularités des trois peuples fondateurs, amérindien, anglais et français, ainsi qu'aux mélanges néo-québécois. Des «états particuliers du conte», itinérants, se déroulent tour à tour dans différents pays.

Et cette année, c'est dans les Maisons de la culture, à l'Université de Montréal, au Musée des beaux-arts, au Sergent Recruteur, au Saint-Sulpice et à bien d'autres endroits encore que le miracle de la transmission orale aura lieu. Les oreilles attentives s'y délecteront des *Contes de la pierre et du vent* de Michel Hindenoch, des *Bretelles de l'imaginaire*, une carte blanche animée par Jocelyn Bérubé, des *Contes horribles* de Lorette Andersen ou encore du *Navigateur solitaire sur la mer des mots*, de Julos Beaucarne, et de tant d'autres qui ne demandent, encore aujourd'hui, qu'à être contés.

CINQUIÈME FESTIVAL INTERCULTUREL DU CONTE

Dans une douzaine de lieux à Montréal
Du 22 au 31 octobre
Renseignements: 790-2787

GROUPE Renaud-Bray

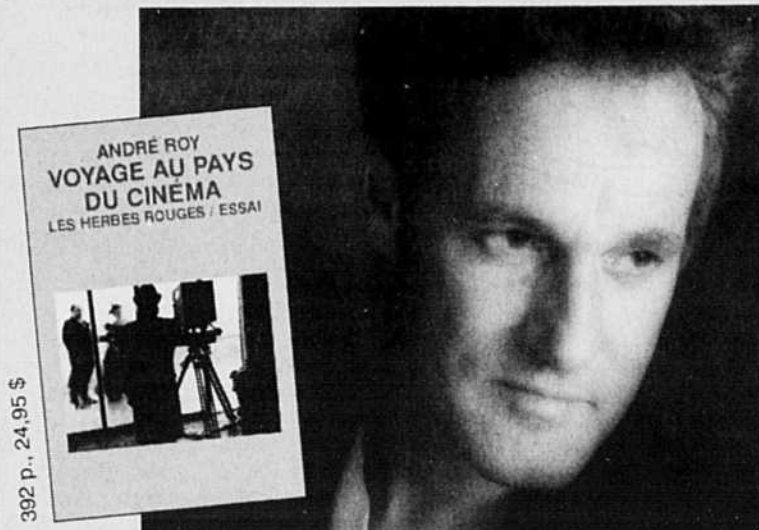
PALMARÈS du 7 au 13 oct. 1999

1 SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	30	Dalai-Lama	R. Laffont
2 ROMAN	Stupeur et tremblements ♥	7	Amélie Nothomb	A. Michel
3 ROMAN	Autobiographie d'un amour	2	Alexandre Jardin	Gallimard
4 DICTION.	Petit Larousse illustré 2000	13	xxx	Larousse
5 ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes ♥	50	Gaëtan Soucy	Boréal
6 B.D.	Et mourir	4	Franco Van Hamme	Dupuis
7 HORREUR	Sac d'os	4	Stephen King	A. Michel
8 ROMAN	L'inceste	2	Christine Angot	Stock
9 ROMAN	Un parfum de cèdre	2	A-M Macdonald	Flammarion Q.
10 BIOGRAPH.	Cet amour là	2	Yann Andrea	Pauvert
11 ROMAN	Geisha	35	A. Golden	Lattes
12 ROMAN	Le rapport Gabriel	4	J. D'Ormesson	Gallimard
13 B.D. Adulte	Dona Vicenta Gabriela de Rokha l'Aieule	2	Jodorowsky & Al	Humanoides
14 BIOGRAPH. Q.	Pauline Julien : la vie à mort	4	L. Desjardins	Leméac
15 ROMAN	Tous ces mondes en elle ♥	4	N. Bissoondath	Boréal
16 POLITIQUE	Le temps des adieux	4	Reed Scowen	VLB
17 ROMAN	Océan mer ♥	84	A. Baricco	A. Michel
18 ROMAN	Les heures ♥	4	M. Cunningham	Belfond
19 ROMAN	J'étais là avant	24	Katherine Pancol	A. Michel
20 PSYCHO.	Le harcèlement moral	50	M-F Hirigoyen	Fidion
21 ROMAN	Sole ♥	99	A. Baricco	A. Michel
22 B.D.	Album Spirou n° 250	4	Tome/Janry	Dupuis
23 B.D.	Défilé du jaguar n° 13	2	Batem & Al	Mansu produc.
24 POLITIQUE	Quand le jugement fout le camp	5	J. Grand Maison	Fides
25 FLORE	Les champignons sauvages du Québec ♥	18	Sic/Lamoureux	Fides
26 ROMAN	La première gorgée de bière ♥	99	Philippe Delerm	Arpenteur
27 ROMAN	L'enfant de Bruges ♥	20	Gilbert Sinoué	Gallimard
28 CUISINE	Les pinardises : recettes & propos culinaires ♥	99	Daniel Pinard	Boréal
29 B.D.	Garfield en roue libre n° 29	2	Jim Davis	Dargaud
30 SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 03	36	N. Walsch	Ariane
31 ROMAN Q.	Les émois d'un marchand de café	1	Y. Beuchemin	Q.-Amérique
32 ROMAN U.S.	Memoirs of a geisha	37	Arthur Golden	Vintage Books
33 CUISINE	Sushi ♥	28	Ryuichi Yoshii	Periplus
34 SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 01 ♥	99	N. Walsch	Ariane
35 ROMAN Q.	Maître Eckhart ♥	68	Jean Bédard	Stock
36 ROMAN Q.	Le pari ♥	34	D. Demers	Q.-Amérique
37 ROMAN Q.	Chronique d'une sorcière de vent	4	Antonine Maillet	Leméac
38 ROMAN Q.	Il faut sauver Sara	4	Marie Joly	Libre Express.
39 ROMAN	Une veuve de papier	24	John Irving	Seuil
40 ROMAN	L'Africaine ♥	17	F. Marciiano	Belfond
41 B.D.	La conspiration fantastique n° 06	2	Ray & Al	Dargaud
42 ROMAN Q.	L'homme des silences	3	C. Duchesne	Boréal
43 ROMAN	La maladie de Sachs ♥	37	M. Winckler	POL
44 ROMAN	Manuel de chasse et de pêche à l'usage des filles ♥	34	Melissa Bank	Rivages
45 CUISINE Q.	Naturellement Jean Soulard	2	Jean Soulard	Jean Soulard

♥ Coups de cœur Renaud-Bray / 1ère semaine sur notre liste / NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

www.renaud-bray.com

ANDRÉ ROY Voyage au pays du cinéma



Ces textes ont tous une préoccupation principale : faire le point sur cette machine de terreur et de séduction qu'est le cinéma.

LES HERBES ROUGES / ESSAI

LIBER

Geneviève Sicotte

LE FESTIN LU

Le repas chez Flaubert, Zola et Huysmans



Le festin lu. Le repas chez Flaubert, Zola et Huysmans

LIBER

300 pages, 27 dollars

Des livres et des idées

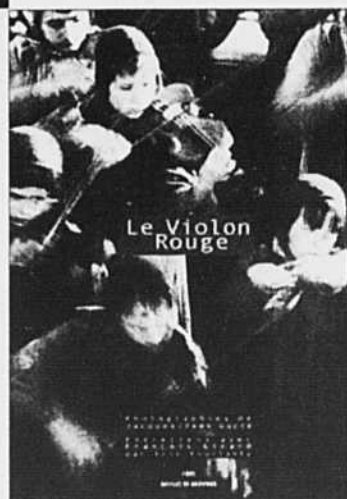


Le Violon Rouge

Photographies de Jacques-Yves Gucia

Entretiens avec le cinéaste François Girard par Éric Fourlanty

Un superbe témoignage photographique



«Ruban de rêve qui se déploie somptueusement, *Le Violon Rouge* est un film qui force l'admiration par la maîtrise de sa mise en scène et qui touche en profondeur par l'émotion que l'on sent palpiter au cœur de la machine.»
Éric Fourlanty

160 pages • 27,95 \$

Des livres pour tous

FIDES

LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

Deux écritures jubilatoires

Parler de son temps tout en allant plus loin

TOUS LES TYRANS
PORTENT LA MOUSTACHEJacques Desfossés
Triptyque
Montréal, 1999, 271 pagesLES ENFANTS
DE SCHUBERTPierre K. Malouf
Éditions Varia
Montréal, 1999, 601 pages

Jacques Desfossés, musicien de métier, a fait une entrée inusitée en littérature: en 1997, son premier roman, *Pourri comme la gloire*, remportait le prix Pierre-Tisseyre, créé cette année-là pour souligner le cinquantième anniversaire de la maison d'édition et rendre hommage à son fondateur. Cette première attribution a-t-elle été la dernière? Qu'est-il advenu du prix? Mystère...

Pourri comme la gloire racontait, sur le mode de la fable drolatique, les pérégrinations d'un couple de jeunes amoureux, deux rêveurs doux qui perdaient peu à peu leur naïveté — le garçon, surtout — à force de se frotter au cynisme du monde. Cette histoire, où l'on croissait des anges et un écureuil bavard, était aussi joyeusement échevelée que son écriture. Desfossés s'était offert une orgie lexicale, amalgamant sans vergogne mots précieux et vulgaires. On y retrouvait les excès de l'auteur d'un premier roman qui jette sa gourme, mais aussi un entraînement, un culot qui témoignaient d'un immense plaisir d'écrire. Depuis, le jeune romancier n'a de toute évidence pas beaucoup changé.

Tous les tyrans portent la moustache est également un récit rocambolesque dont la fantaisie est cependant plus terre-à-terre que celle du précédent. Dans l'histoire de cette folle vie d'un romancier québécois au Mexique, puis au Costa Rica, rien n'est invraisemblable dès lors que le narrateur est mort et monté au ciel: c'est ce qu'il nous révèle dans un court prologue en forme de «communication de l'au-delà». C'est donc un mort qui nous chuchote son œuvre à l'oreille, qu'on lira comme on se laisse aller à un rêve...

Sur la route

Tel personnage, tel auteur: le ro-

mancier Pierre Couillard — il aura de nombreuses occasions de démontrer qu'il est très justement nommé — a la bougeotte comme Desfossés lui-même qui, tout jeune, a vécu en Afrique, puis roulé sa bosse un peu partout en Amérique. Couillard s'envole donc vers le Mexique parce que c'est ce pays que, les yeux fermés, il a montré du doigt sur une mappemonde. C'est un pays de stéréotypes et de cartes postales, avec ses douaniers véreux, sa nourriture épique, son soleil cuisant. Dans la petite ville où il s'installe, il va faire la connaissance — à son corps défendant — du maire, Pablo Castaneda (*sic*), qui a des vices inquiétants, et celle d'un chef de police haineux, Pablo Delaga.

Mais qu'à cela ne tienne. Couillard est beau. Il l'affirme sans fatuité ni vantardise: simple précision pour expliquer ses succès auprès des femmes! Il déteste la lenteur, d'où certaines courses folles en auto. Il a horreur de la vie routinière, ce qui le dispose aux aventures et mésaventures qui l'attendent. Il est malin et téméraire, ce qui va lui permettre de se tirer de bien des mauvais pas. Ce séducteur n'a rien à envier à son collègue, il peut laisser venir à lui les femmes et le destin, qu'il se révèle heureux ou tragique.

Couillard, qui joue à visage découvert, entraîne ouvertement ses lecteurs avec lui: tout au long de son odyssée pleine de rebondissements, il nous interpelle régulièrement, nous prend à témoin de ses bons coups et de ses sottises. Entre lui et nous, c'est copain-copain, ce qui lui permet de relater des épisodes de sadisme avec la même candeur que ses séances copulatoires.

Que les cœurs sensibles et les esprits pudibonds soient prévenus: *Tous les tyrans portent la moustache* est un livre cru, parfois grossier, même si son narrateur ne dédaigne pas de conjuguer certains verbes à l'imparfait du subjonctif. Avec un cynisme sans appel et une bonne humeur parfois macabre, Couillard plonge son lecteur dans un univers pulsionnel où se côtoient, jusqu'à s'entremêler, l'érotisme et la mort. Et ses propos sur les femmes sont ceux d'une jeune mâlitude dans toute son épaisseur jubilatoire. Ce garçon est un grand enfant, un héros de conte

merveilleux, revu et encanaillé par quelque San Antonio.

Voyage vers le futur

Déroutant, labyrinthique, monumental. Le premier roman de Pierre Malouf, qui est instituteur et dramaturge — il avait notamment écrit *Gertrude Laframboise, agitatrice*, jouée à Montréal en 1978 —, est tout cela et bien davantage encore. On devine, à la chaleur des remerciements que l'auteur adresse à ses proches et son éditeur, ce que ce livre a pu lui coûter de temps et d'efforts et, manifestement, les espoirs qu'il y a mis.

Les Enfants de Schubert est, à certains égards, un roman d'anticipation. Nous sommes à la fin du XXI^e siècle; notre époque est déjà ancienne, ce qui permettra d'y jeter un regard parfois nostalgique. Le livre de Malouf reprend l'artifice du «roman dans le roman». Il aurait sans doute pu s'intituler *Le Doigt dans l'œil* — le titre laisse entendre bien des méprises —, comme cette œuvre du narrateur-romancier Jérôme Taillefer, écrite autour de 1990.

Mais le livre que nous sommes en train de lire a-t-il vraiment été écrit? N'est-il pas plutôt interprété virtuellement sous nos yeux comme la chose est devenue courante en 2095, alors qu'une machine électronique, appelée le Lector, peut transformer instantanément un texte en long métrage de cinéma?

Au fil du roman, le romancier Taillefer plonge dans son propre passé. Il a notamment été professeur surnuméraire, ce qui nous vaut des pages très dures sur le climat désolant, proprement invivable, qu'installent les élèves et les professeurs dans une école secondaire. Mais surtout, Taillefer part à la recherche de son passé familial: son enfance dans le nord-ouest du Québec, une Abitibi aisément reconnaissable dont les villes et les villages ont cependant de curieux noms: Flac, Clic, Truc ou Crac; la mort de ses parents alors qu'il n'avait que quatre ans; son séjour chez une tante qui les avait pris sous son aile, lui et Carole, sa sœur. Cette sœur surtout, fantasque, rebelle; et le fils de celle-ci, Nicolas, que Taillefer a tenté d'aimer comme s'il avait été le sien.

Jacques Desfossés

Tous les tyrans
portent
la moustache

roman



Triptyque

PIERRE K. MALOUF

LES ENFANTS
DE SCHUBERT

ROMAN



LES ÉDITIONS VARIA

Tout ce passé, mêlé au présent, ressurgit peu à peu dans la mémoire et sous la plume de Taillefer, devenu un vieil homme malade: les secrets de famille, les peurs enfantines, les deuils, ses débuts comme romancier alors qu'il avait reçu un à-valoir — mais peut-être enjolive-t-il les choses? Pendant toute sa vie, et particulièrement pendant la rédaction de cet ultime roman, n'a-t-il pas lui-même un «enfant de Schubert», c'est-à-dire une œuvre plutôt qu'un homme? Son seul grand rêve, du moins, aura été de «laisser une œuvre, source où viendraient s'abreuver les assoiffés de demain». Taillefer est hanté par l'énigme du temps et la question de la postérité. A un mécanicien qui, à sa grande surprise, a lu Robert Lalonde, Antoine Maillet — il a même failli lire *Dévidé*, de Rejean Ducharme! —, il demande ce qu'il restera de ces œuvres dans 25 ans.

Car c'est sans doute de cela qu'il s'agit dans ce récit foisonnant où s'en-

tremèlent les narrateurs et les points de vue, où le temps paraît circulaire comme on dit de l'espace qu'il est courbe: le passé est-il désormais condamné à mourir au profit du présent? La durée — des œuvres, des souvenirs — est-elle encore possible?

Dans ce roman foisonnant où les énigmes sont nombreuses et rarement résolues, celle de cet écrivain et de son œuvre est sans doute la plus grande. Le roman raconte son existence, en la retouchant peut-être, comme l'auteur tente de dire notre époque. Taillefer écrit, et il éprouve jusque dans sa chair la misère et la beauté du monde. Jérôme Taillefer, comme Schubert lui-même, fut un homme malheureux, tennillé par le désir; au

soir de sa vie, c'est-à-dire quelque 40 pages avant la fin du roman, il donne congé à ses lecteurs: «Apprenez que je n'ai plus rien à dire et que vous pouvez fermer ce livre ici. Continuez si vous voulez, vous avez vos raisons, moi je continue pour le plaisir.»

Pierre Malouf a, semble-t-il, voulu faire tenir toutes nos angoisses de fin de millénaire dans ce roman à l'architecture si remarquablement délicate qu'il faut le lire avec une extrême attention. Cet hommage aux livres, à ces objets que nous pouvons encore tenir dans nos mains, même s'il risse large, s'adresse à ces *happy few* dont parlait Stendhal. Ce n'est pas un défaut.

rchartrand@videotron.ca

Une vraie librairie de fonds?
la librairie Gallimard!

3700 boul. Saint-Laurent, tél. : 499-2012

Des
livres
et des
idéesQu'est-ce
qu'on loue ce soir?

15 000 réponses possibles!

Bon cinéma!



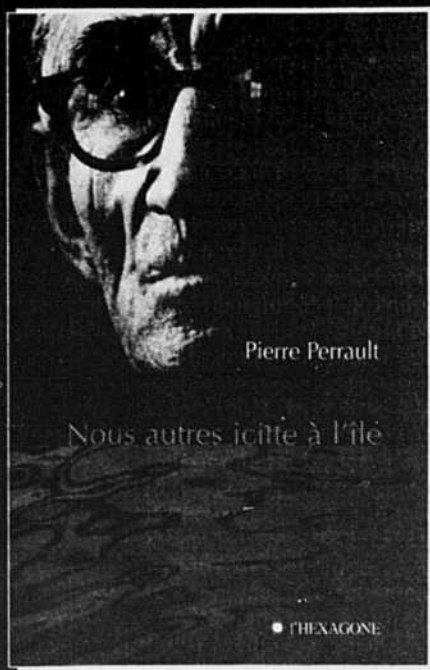
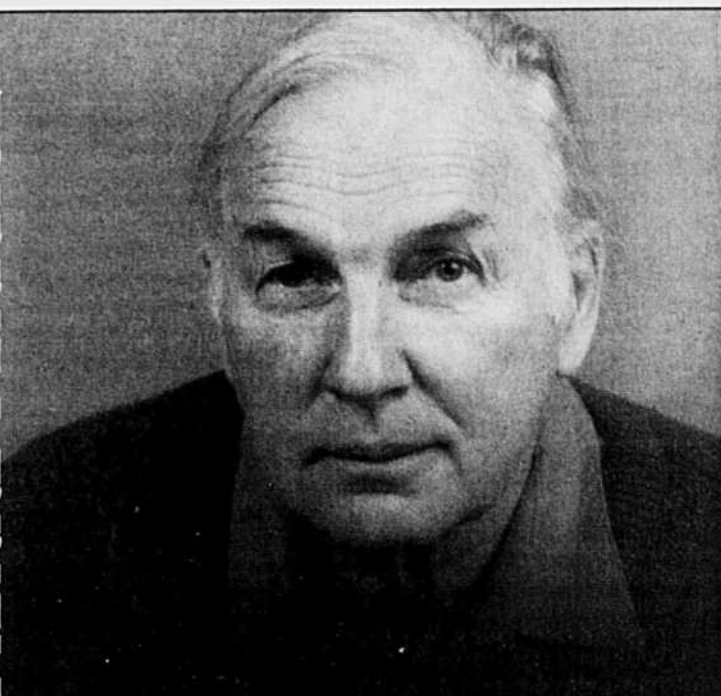
Le répertoire le plus complet des films disponibles à l'achat et à la location. Le guide idéal pour tous ceux et celles qui aiment le cinéma.

880 pages • 14,95 \$

Des livres pour tous

FIDES

PIERRE PERRAULT

récits
24,95 \$

Pierre Perrault

Nous autres ici à l'île

HEXAGONE

Pierre Perrault nous ramène
une dernière fois rencontrer
ses célèbres personnages de
l'île aux Coudres.

l'HEXAGONE
www.edhexagone.com

La passion de la littérature

CATHERINE EWING

L'ENFANT D'HIER

Catherine Ewing



99 p., 14,95 \$

L'Enfant d'hier se déroule à un moment limite de la vie d'une femme. Comment survivre à l'abandon? Sans détour, avec émotion, *L'Enfant d'hier* nous ramène à l'essentiel, une femme qui essaie de comprendre et d'accepter ce qu'elle a été, ce qu'elle est et ce qu'elle ne sera jamais plus.

En vente chez votre libraire

les éditions du remue-ménage

Bamboté

CHANT FUNÈBRE POUR
UN HÉROS D'AFRIQUECollection
« J'aime la poésie »

Bamboté nous
chante l'Afrique,
« ce berceau de
l'humanité ». Il tisse des liens
entre ces
continents brisés,
l'Afrique,
l'Amérique,
l'Asie.

Bamboté

CHANT
FUNÈBRE
POUR UN
HÉROS
D'AFRIQUE

poèmes

LANCÔT
ÉDITEURLANCÔT
ÉDITEUR

LIVRES

LE FEUILLETON

L'obscurité et le scintillement

Un espace dont les bords vacillent entre les formes du simple et du merveilleux

LE LIVRE D'OR DES GENS DE SUNNE

Göran Tunström
Traduit du suédois par Marc de Gouvenain et Lena Grumbach
Actes Sud/Leméac
1999, Arles/Montréal, 332 pages

sommes 30 ans plus tôt, à une fête donnée en l'honneur d'un peintre de la petite ville de Sunne. C'est le soir. Et quelque chose d'étrange survient. «La lune était pleine et se déversait à flots sur le gravier de la cour devant la porte de l'église, sur la table dressée et sur les chaises en velours rouge fournie par Cederblom. Mais ce n'est pas lui qui — au moment même où un avion passait en grondant à ras du clocher — les traîna en haut de la côte. Pas lui qui avait mis la table: pyramides de crevettes roses, gonflées d'aufs, saladiers en verre pleins de concombres de Roumanie, pain au froment bien blanc, harengs, saucisses de Pologne, fromages, tranches de saumon. J'avais passé toute la journée à composer le menu. Cela fonctionne souvent ainsi quand on est célibataire et qu'en plus on tient une épicerie.»

Cet avion qui passe en grondant à ras de clocher transporte en effet un étrange personnage qui affirme revenir de la Lune et qui n'est pas loin de ressembler à un clochard céleste («Le pauvre bouge sortit en chancelant, puant l'alcool, le visage tuméfié, la chemise tachée de sang, un pan de son frac traînant derrière lui telle l'aile brisée d'une hirondelle»). Soyons rassurés, nous ne sommes pas dans *Cyrano de Bergerac* ni dans Kerouac. Ed a bel et bien été sur la Lune à titre de cosmonaute (nous sommes vers la fin des années 60), et c'est pour avoir vu la Terre de si loin que son enfance lui est revenue et qu'il a décidé de retourner dans la petite ville de Sunne. Aussi pour y déposer les cendres de sa mère, morte pendant qu'il était là-haut. On saura un peu plus loin qu'il est aussi revenu pour retrouver la jeune fille qu'il avait aimée alors qu'il était adolescent.



Celui qui narre tout cela est l'épicier, Stellan (dont le nom rappelle les étoiles), à qui l'on a confié le soin d'écrire le livre d'or des gens de Sunne alors qu'on s'apprette à commémorer le 600^e anniversaire de sa fondation. Comme il collectionne depuis toujours les autographes de gens célèbres (il en a plus de 500), on a dû estimer qu'il ferait plus grand que nature... Ce qu'il va pourtant faire n'a rien d'une apologie ou d'une hagiographie publicitaire. Lui qui, en tant qu'épicier, est au cœur de la vie de Sunne va raconter la vie comme il l'a vue et vécue, avec ses émerveillements et ses drames, ses personnages ordinaires, ses petits événements. Il va malgré lui fouiller le passé qui hante ses concitoyens et, parfois, les paralyse, revenir sur sa propre vie et sur la mort de son père alors qu'il avait quatre ans.

On y retrouve Cederblom, le pasteur erudit auprès de qui sa femme crève d'ennui et qui, pour compenser, va inonder l'archevêque du coin de centaines de lettres d'amour; la fille du pasteur, une jeune révoltée

qui veut changer le monde et qui croit le voir «tel qu'il est», au contraire de son père; Harald le peintre qui a vu sa vie ruinée par le manque d'amour de sa mère, mariée à Isabelle dont Stellan est par ailleurs secrètement amoureux; Lena Vergelius, la psychiatre, qui a une aventure avec le pasteur, et puis Ed le cosmonaute, toujours saoul à dormir quelque part dans une grange. N'oublions pas, bien sûr, Isabelle, qui soutient son mari (Harald) jusqu'à reprendre en cachette ses peintures de manière à ce qu'il les trouve finalement potables, lui qui a la certitude de n'être capable de rien, et surtout du Rien.

L'amour comme lumière

Comme toujours, outre l'écriture qu'il maîtrise superbement, ce qui fait la différence chez Tunström, c'est la place qu'y tient l'imaginaire (la Terre est en relation avec le cosmos, et l'homme avec ses constellations intérieures), mais aussi l'amour, qui est lumière et chaleur, qui est aussi ce qui donne vie aux mots et, par ces mots qu'il porte, aux êtres qu'il invente. «Chacune de

ses phrases tirait les coins de sa bouche vers le bas [confie Harald à Stellan au sujet de sa mère]. Il n'en émanait aucune lumière. Tout comme il existe au milieu de l'espace des trous noirs qui engloutissent toute lumière, devorent les composantes de la matière, il en existe dans le langage; chaque mot que prononçait Olga était comme une giflette qu'il me fallait éviter. Les mots ne devenaient jamais un cadeau. Les mots attrapaient. Les mots mangeaient. Les mots tuaient.»

S'il y a magie dans les récits de Tunström, celle-ci n'est jamais banale, jamais mièvre non plus. A travers l'amour et les passions humaines, la tragédie guette partout, et rares sont ceux qui y échappent. Même ceux qui croyaient être à l'abri de sentiments comme la jalousie ou la vengeance. Le mal, c'est l'envie de ce que l'on n'a pas, de ce dont nous avons été privés. Ses racines sont infinies et s'enfoncent loin dans le ciel de nos mémoires. Seul l'amour est rédempteur. Mais il arrive parfois trop tard...

denisjp@mink.net



Jean-Pierre Denis

S'il y a magie dans les récits de Tunström, celle-ci n'est jamais banale, jamais mièvre non plus

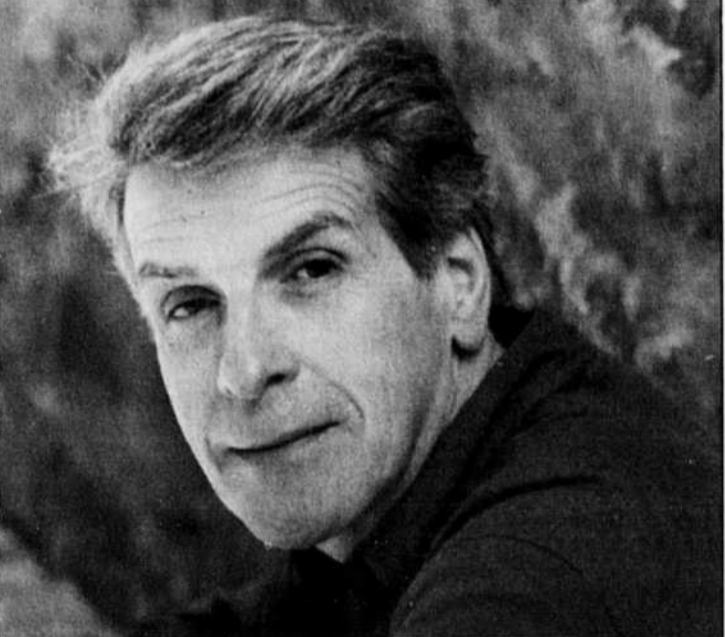
Romancier au souffle long, nouvelliste, poète, homme de radio et grand voyageur, Göran Tunström a toujours su admirablement traduire le scintillement de la vie dans les choses les plus simples. Ses vertiges aussi. Avec lui, nous ne sommes jamais loin de nous observer comme si nous étions des étrangers sur Terre, mais des étrangers qui auraient le sentiment de revenir dans leur maison après une longue absence ou un long sommeil qui ferait encore entendre les résonances de l'autre vie, de l'autre monde.

Maître en bruissements sismiques, en chant initiatique du vent, en tremblements et froissements de la mémoire, Tunström est une sorte de poète de l'émotion — ces fils invisibles qui tissent la vie et qu'on voit parfois sourdre, l'espace d'un instant, à travers un regard, un visage qui s'illumine ou s'assombrit. Étonnante confession d'un écrivain-voyageur qui avouait un jour à un journaliste avoir rencontré au cours de sa vie des centaines de personnes sur différents continents, personnes qu'il avait interrogées, qui lui avaient répondu, avec qui il avait échangé, mais sans pouvoir retenir une seule de leurs paroles, comprendre un seul de leurs mots... Parce qu'il était trop occupé à les regarder? Peut-être, car dès que l'on regarde quelqu'un comme on s'imprègne de la beauté d'un coquillage ou d'un paysage, on n'est plus dans le monde mais en son envers, au delà des mots. Pourtant, ces mêmes gens feront partie, un jour ou l'autre, et sans qu'ils le sachent, de ses récits. Tunström part toujours de ce qu'il a vu. Est-ce sa faute si le visage est pour lui une fascination durable, et la relation humaine essentiellement une ouverture qui ne tolère pas la définition? De là son appétit de merveilleux, de magie, de forces telluriques, de secrets qu'emportent les êtres dans leur tombe. De là aussi ces récits qui montrent toujours des êtres marginaux, un peu fous, des situations de vie ou d'existence au bord du gouffre... ou de la poésie.

On ne lit jamais Tunström dans l'indifférence, pas plus qu'en ayant le sentiment d'avoir passé un «bon moment». Si on ne peut dire par ailleurs de son œuvre qu'elle est «difficile», il faut cependant admettre que ses personnages marquent, tout comme les situations qu'il crée.

Un homme tombé du ciel
Le début du roman, comme cela arrive si souvent chez lui, nous introduit d'emblée dans un espace dont les bords vacillent entre les formes du simple et du merveilleux. Nous

GABRIEL-PIERRE OUELLETTE



roman
16,95 \$

LIVRES ANCIENS ET MODERNES
• Achat • Vente • Expertise

BOUQUINERIE SAINT-DENIS
4075, rue St-Denis (angle Duluth)
Achats à domicile
(514) 288-5567

LUCE GAUTHIER

Propos d'une physicienne sur la situation de la femme de science

68 pages, 9,95 \$

CARTE BLANCHE
En vente en librairie

Un garçon imagine être responsable de la noyade de son frère. Un premier roman remarquable.

I'HEXAGONE
www.edhexagone.com

La passion de la littérature

François Harvey
Zéro-Zéro
roman, 165 p., 18 \$

Triptyque www.generation.net.com
Tél. et téléc.: (514) 597-1666

FIDES

CONCOURS

Les grandes Conférences

DERNIÈRE CHANCE

CONTESTEZ!

TENEZ TÊTE AUX GRANDS PENSEURS EN COMMENTANT L'UNE DES GRANDES CONFÉRENCES ÉDITÉES PAR FIDES

RICCARDO PETRELLA
NANCY HUSTON
ALBERT JACQUARD
CHANTAL BOUCHARD

COUREZ LA CHANCE DE GAGNER:

1^{er} prix: Une bourse de 1000 \$ et la publication de votre texte dans le journal *Le Devoir*.

2^e prix: La collection complète *Les grandes Conférences* (28 titres au total, une valeur approximative de 160 \$).

RÈGLEMENTS COMPLETS DU CONCOURS CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LOGIQUES
LES SOLUTIONS
W. GLASSER

William Glasser

LA THÉRAPIE DE LA RÉALITÉ

La thérapie de la réalité
ISBN 2-89381-382-8 - 224 p. - 24,95 \$

William Glasser

CONTRÔLER OU INFLUENCER
Le leader qualité

Contrôler ou influencer
ISBN 2-89381-383-6 - 144 p. - 18,95 \$

William Glasser

LA LIBERTÉ DE CHOISIR
S'AFFIRMER SANS CONTRÔLER

La liberté de choisir
ISBN 2-89381-586-3 - 384 p. - 24,95 \$

William Glasser

LES DROGUES POSITIVES
Ne plus pouvoir se passer des bonnes choses!

Les drogues positives
ISBN 2-89381-385-2 - 184 p. - 18,95 \$

William Glasser

CHOISIR D'APPRENDRE
LA PSYCHOLOGIE DU CHOIX EN CLASSE

Choisir d'apprendre
ISBN 2-89381-587-1 - 168 p. - 24,95 \$

William Glasser

L'ÉCOLE QUALITÉ
ENSEIGNER N'EST PAS CENTRAINDRE

L'école qualité
ISBN 2-89381-313-5 - 368 p. - 24,95 \$

William Glasser

VIVRE ENSEMBLE

Vivre ensemble
ISBN 2-89381-351-8 - 144 p. - 18,95 \$

Aussi disponible: Une école pour réussir
ISBN 2-89381-351-6 - 144 p. - 18,95 \$

Les Éditions LOGIQUES Inc.
En vente partout
Distribution exclusive: Québec-Livres

LIVRES

ROMAN DE L'AMÉRIQUE

Comment survivre à la haine

LE SAULE

Hubert Selby Jr.
Traduit de l'américain
par Francis Kerline
Éditions de l'Olivier
Paris, 1999, 302 pages

Je ne lis jamais les dossiers de presse qui accompagnent, assez souvent, les envois de livres aux journaux. Simple règle d'éthique que, dans le cas de Hubert Selby Jr., je n'ai pu m'empêcher de transgresser. C'est que je n'ai jamais rien lu de lui, et l'animal m'intriguait. Pauvre Selby Jr. ! Il a dû se taper, ces derniers mois, toute une succession de journalistes français, parfois venimeux, souvent arrogants et ignares. À l'un d'eux, particulièrement idiot, de *L'Événement du jeudi*, il affirme: «Je n'ai pas voulu écrire un message. S'il y a un message dans mes livres, il est dans les gens, dans leur vie. Les gens sont le message.» Et le plumeur de demander: «Tout cela a un côté un peu bouddhiste, non?» Dans le genre à côté de la plaque, on trouve aussi, au *Figaro*, Eric Neuhoff (petit personnage d'une soi-disant «nouvelle droite» qu'on présentait, il y a une dizaine d'années, comme le romancier français de l'an 2000...). De *Le Saule*, dernier roman de Selby Jr., Neuhoff a dénoncé le «symbolisme lourdingue», cette «impression [...] d'écouter un télévangéliste sur une chaîne américaine».

En bref, les Français préféreraient le Selby de 1964, celui de *Last Exit to Brooklyn*, qui écrivait si «noir» et si désespéré qu'ils inventèrent le mot «sordidisme» tout exprès pour lui. Mais le nouveau Selby Jr. qui émerge de quinze années de silence et trente ans d'abstinence, c'est autre chose. Les Américains ne veulent plus rien savoir de lui, et son manuscrit a trouvé preneur à Londres. À Paris, l'accueil est réservé, sceptique, distancé. Comment? Plus de putes massacrées par des soldats ivres sur des terrains vagues? Et où sont donc les seringues et les travestis? C'est fatal: le gars doit commencer à se ramollir (de fait, il a 71 ans).

Un très grand livre Prenant le risque (calculé) d'émettre une opinion contraire à celles qui nous arrivent, fabriquées en série, directement des salons parisiens, et libre, en ma foi et conscience, de tout préjugé sordidiste, je décide donc d'écrire ici ce que personne ne pourra m'empêcher d'écrire, et de croire: Hubert Selby Jr. nous offre un très grand livre sur la douleur et l'amour, le salut, l'espoir et la rédemption, et, en définitive, sur la fin possible aussi bien qu'imaginable du cycle infernal de la haine, tous thèmes brûlants d'actualité (ou, ce qui revient au même, d'inactualité) qui ne peuvent apparaître périodiquement et moroses qu'aux yeux de quelques dépités professionnels chroniques tirant prétexte de la littérature pour faire partager la



Louis Hamelin

petitesse de leur vision.

Résumons brièvement l'histoire: Bobby, jeune Noir issu d'un quartier pauvre de New York, reçoit une rentabilisante raclée des mains d'une bande de Portoricains qui lui reprochent de sortir avec une des leurs: Maria, pour sa part, a eu droit à un jet de soude caustique qui l'a envoyée tout droit à l'hôpital, défigurée. Les meilleurs passages du livre sont peut-être ceux qui nous montrent la mère et la grand-mère de Maria, femmes portoricaines en exil dans le monde de folie hostile que représente à leurs yeux la mégapole étrangère, quand elles viennent veiller, près de son lit d'hôpital, la chair de leur chair, disparue sous les rubans. Comment concevoir qu'une telle chose puisse arriver quand, de surcroît, elle arrive à un être aimé?

Dans ce grand cri de toutes les vic-

times qui trouve un écho dans le monologue intérieur des deux femmes, Selby évolue comme un poisson dans l'eau, en écrivain puissant et plein d'empathie, comme si sa souffrance vécue, enfouie tout au fond d'un lointain passé junkie, pouvait servir à exprimer toutes les autres. Maria, pour échapper à la folle douleur qui la poursuit, et aussi, peut-être, à l'incompréhension angoissée des forces obscures du destin, finira par se suicider en se jetant par une fenêtre de sa chambre d'hôpital.

Bobby, le corps moulu, l'âme en morceaux, a été recueilli par un vieil homme énigmatique dans les profondeurs d'un quartier délabré où les êtres abandonnent leurs ombres, «trop fatigués pour les trainer derrière eux», et où, maître d'une immense cave aménagée avec confort (bain-tourbillon, s'il vous plaît), il s'est constitué un petit train de vie à l'abri des souvenirs trop vifs et des douleurs de ce monde. Moïshe, le vieux autrefois appelé Werner, est un Allemand qui fut interné sur dénonciation de son associé, désireux de faire cavalier seul à la tête de leur affaire. Dans les camps, Werner a découvert la solidarité humaine, comme une racine remontant dans le temps, transmise d'homme à homme dans la douleur et l'amour juifs. Werner, transformé, est devenu mél. Il est devenu Moïshe. En somme, il a choisi son camp...

Bobby, tout le temps qu'il refait ses forces, à l'abri de la bienveillance paternelle de Moïshe, rumine un projet de vengeance dont la patiente élaboration, et ensuite l'issue, assurent la progression dramatique de l'intrigue. Moïshe, par ailleurs, jadis marié et père de famille, a vu son fils unique aller se faire tuer au Vietnam. Mais...: «Est-ce que toutes les générations, se demande l'auteur, n'avaient pas depuis toujours entraîné leurs jeunes garçons à tuer?»

Les rapports entre les deux hommes, le jeune et le vieux, ne sont pas, il est vrai, dénués d'un certain sentimentalisme capable de verser dans l'excès. Si Hubert Selby Jr.

a donné dans un piège, c'est bien celui-là. Mais il sait tout de suite se faire pardonner quand il retrouve son style instinctif au lyrisme apocalyptique, son verbe longtemps familier des démons et de leurs héliques voraces («la gravité des brûlures donnait l'impression qu'on lui avait arraché plusieurs couches de peau pour dénuder sa chair et que sa figure avait été remodelée à coups de râpe pour y dessiner un hurlement permanent»), pour nous entraîner dans les dédales de la souffrance, une souffrance qu'il a voulu inscrire (voir la référence aux camps...) dans un contexte universel qui donne à son livre la valeur et le souffle d'un testament. Selby Jr., comme le personnage de Moïshe, semble avoir mis tout son être dans cet effort peut-être ultime pour s'ouvrir à la lumière et «vraiment quitter cette vie l'âme en paix et non sous la torture...»

J'ai souvent, depuis les débuts de cette chronique, pesté contre la valeur des traductions qu'on nous propose. Rien de tel ici... Plutôt le contraire, en fait: la réussite m'apparaît totale. Pour la première fois, j'ai eu l'impression de me trouver devant un véritable travail de re-création, et non d'une simple et maladroite tentative de transposition. Francis Kerline a réussi à complètement démantibuler la syntaxe, la grammaire et l'orthographe du français normatif pour reconstruire, à partir de ses ruines, un argot parfaitement littéraire et crédible (donc, vivant...) dans lequel s'expriment les personnages de paumés et de marginaux instinctifs composant le gros de la faune du roman. Le traducteur renoue là, à la suite de Hubert Selby Jr., avec une grande tradition, celle de Huckleberry Finn et d'une langue parlée qui, dans le roman français, résonne rarement en dehors des pages de Céline. Voyons ce qu'en dit Neuhoff, notre sympathique chroniqueur du *Figaro*, là-bas: «mélodie pleurnicharde», «paragraphe sans ponctuation frisant l'autocritique», «argot déjà démodé que le traducteur peine à restituer». Décidément...

BANDES DESSINÉES

Baudruche et perversion

LA FIN D'UN VOYAGE

Muñoz et Sampayo
Traduit de l'argentin
par Dominique Grange
Casterman
Belgique, 1999, 71 pages

GIOVANI 2 - LES ENVOÛTEUSES

Jean Pleyers
Casterman
Belgique, 1999, 48 pages

DENIS LORD

La *Fin d'un voyage* semble un titre léquivoque pour ce nouveau Muñoz et Sampayo: si, dans les quatre récits ici rassemblés, quelques personnages voient leur vie brutalement interrompue pour cause de connerie humaine, d'autres y survivent, et leur destinée, néanmoins marquée par le poids de ladite connerie, perdure par-delà les pages qu'a



Des épisodes de *La Fin d'un voyage* ont paru dans le défunt mensuel *A suivre*, mais ils n'avaient jamais été publiés en album. Si la dernière page est datée de 1992, les thèmes et la facture graphique de l'œuvre demeurent pertinents, les auteurs, de leur plume sensible, y dégonflant la baudruche toujours vivace du rêve américain. Sinner joue ici un rôle modéré, laissant souvent le gros de la bulle à ses rencontres, réelles ou rêvées: soldats américains d'origine hispanique ou nipponne, dont l'âme s'étiole au racisme de compagnons d'armes; villageois *red-neck*, ou encore cet homme brisé qui, jadis, a tellement poussé sa fille à devenir une star du tennis qu'elle en est morte d'épuisement...

José Muñoz est un artiste fabuleux. Influencé à l'origine par le cinéma noir américain des années 50, il marie une palette expressionniste, plus typique de l'illustration, avec les impératifs de fluidité du neuvième art. Si son travail avec Jerome Charyn (*Le Croc du serpent*, *Panna Maria*) vaut le détour, il atteint des sommets sur les récits de Carlos Sampayo. Sans séparer son unité stylistique, il y déploie une indiscutable richesse de nuances, parfois caricaturale ou surréaliste, frôlant ailleurs l'abstraction. Sampayo (également auteur de nouvelles et de *Remontée d'égoût*, un roman traduit chez Gallimard) est un scénariste plein de sensibilité doublé d'un dialoguiste doué, il marie habilement la destinée de son antihéros avec la trajectoire de ses interlocuteurs.

Lecture de l'histoire

De pair avec l'humour, l'histoire demeure une des plus fécondes marmelles de la bédé. Jean Pleyers s'y est abondamment sustenté, collaborant avec Jacques Martin sur les séries *Alix* et *Keos*, dont l'action se situe durant l'Antiquité, puis sur *Jhen*, où nombre de protagonistes sont des personnages historiques de la fin du Moyen Âge français.

Giovani est un peintre florentin qui a quitté son maître pour offrir ses services à la cour de Bourgogne — ce qui n'est pas sans rappeler le cas de Pleyers, délaissant son statut de disciple de Martin pour voler de ses propres plumes; d'ailleurs, dans *Le Duel Tintin-Spirou*, Martin raconte que Pleyers ne cessait de lui répéter qu'il était son fils spirituel mais qu'il a cherché à le tuer (symboliquement). Bref, nous sommes vers la fin du XV^e siècle: sacré roi à Reims par Jeanne d'Arc, Charles VII tente de mettre un frein aux ambitions de son fils, le futur Louis XI, qui compte avec le puissant duc de Bourgogne, Philippe le Bon. Dans cette manière de *road comic* moyenâgeux, la route de Giovani est parsemée d'embûches et il affronte ou pactise avec la noblesse, les brigands, les Templiers noirs, des commerçants flamands et des religieux hérétiques, hanté par le souvenir de la belle et mystérieuse Sara, qui partage la couche du roi et de son dauphin.

Tant dans le dessin que dans le scénario, *Giovani* relève d'un indéfinissable classicisme. Dans cette optique, Pleyers s'avère un auteur valable, bien que son récit ne soit pas exempt de confusions et que, du point de vue graphique, les proportions ne soient pas toujours respectées. (Par ailleurs, l'illustration de couverture est plutôt moche et ne rend hommage ni ne reflète le style qu'on retrouve à l'intérieur.)

Là où l'art de Pleyers atteint l'originalité, c'est justement lorsqu'il pervertit le classicisme, d'une manière dont on ne saurait jurer qu'elle est volontaire. Ce dévoiement se perçoit par la juxtaposition de traits significatifs: le mouvement, de phylactères aux contours zigzagues, de postures curieuses et d'onomatopées, dont le style contraste avec un dessin relativement sage et un peu figé. On appréhende également cette étrangeté par l'irruption de scènes assez curieuses: cet aigle qui se met à parler, par exemple, ou encore cette séquence où les nonnes diaboliques se déguisent en femmes-louves. Pleyers est baroque, kitsch, légèrement naïf; on l'aime pour son professionnalisme mais aussi pour ses maladroites, son imagination, son cocktail de conformisme et de bizarreries. lord@courriel.qc.ca

Mehran Ebrahimi

Analphabétisme
fléau
moderne

ÉDUCATION
ET
DÉMOCRATIE

IQ Collectif-FQA

Cédérom inclus

156 pages 24,95 \$

IQ

ISABELLE QUENTIN ÉDITEUR

Diffusion Somabec
(450) 467-8565 1 800 361-8118
<http://iqe.qc.ca>

MANUSCRITS NON PUBLIÉS

Faites connaître vos manuscrits non publiés (ou refusés) par l'entremise de notre revue littéraire spécialisée, intitulée *La fureur d'écrire*. (Aucuns frais). Adresse: 303 - 290 rue Nelson, Ottawa, ON., Can., K1N 7S3. Tél. 1-613-235-3668. De plus, vous pouvez les déposer à notre Fonds de conservation de manuscrits, *La fureur de lire*, jusqu'à ce qu'ils soient découverts par les éditeurs et le public.



Bibliothèque de Saint-Malo
Fonds de conservation de manuscrits
228, Rte 253 Sud, Saint-Malo (Québec) J0B 2Y0
Tél. 1-819-658-2124



SAUVEGARDE DU PATRIMOINE CULTUREL



LES DIMANCHES
EN POÉSIE

DIMANCHE 17 OCTOBRE
À 16 HEURES

LECTURES

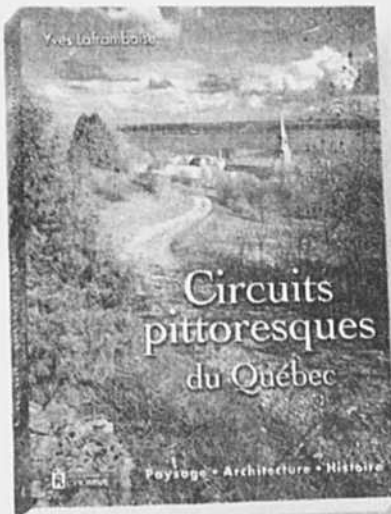
LE NOROÏT
OLIVIERI

Paul Chamberland
Hélène Dorion
Germaine Mornard
Martin Thibault

OLIVIERI
librairie-bistro
5219, Côte-des-Neiges
Montréal, H3T 1Y1

Renseignements :
514-739-3639

Redécouvrez le Québec



Un beau guide illustré avec 24 circuits originaux choisis pour:

- la beauté de leurs paysages
- leur intérêt historique
- la richesse du patrimoine architectural

Textes et photos
Yves Laframboise,
historien de l'art, ethno-historien
et auteur du best-seller
Villages pittoresques du Québec

LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

www.edhomme.com



relations

octobre 1999 3,95\$ no 654

PORTRAIT
RELIGIEUX
DU QUÉBEC

Des textes d'Alain Bouchard, Élisabeth Garant et Raymond Lemicux, pour éclairer le débat actuel sur la place de la religion à l'école

En vente dans les meilleurs kiosques,
ou aux bureaux de la revue : 25, rue Jarry Ouest,
Montréal H2P 1S6, tél. : (514) 387-2541

Une visite guidée des chefs-d'œuvre de l'humanité

Les Arts
racontent
la gloire
de l'homme

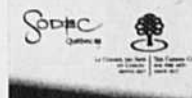
Jean Pellerin



C'est par la beauté des œuvres sorties de ses mains et par les parcelles de lumière jaillies de son cerveau que l'homme a pu le mieux marquer, d'une façon durable, son passage sur la terre et apporter aux civilisations l'héritage qui les grandit.

— Jean Pellerin

39,95 \$ - 414 pages
ISBN 2-92245-22-5



Internet : www.varia.com

Diffusion : Prologue

LES ÉDITIONS
VARIA

P 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4
Tél. : (514) 389-8448 • Téléc. : (514) 389-0128
courriel : info@varia.com



Marche des femmes
contre la pauvreté
du 26 mai au 4 juin 1995

Du pain et des roses, 1995, photo: Luc Bernard

L'AGENDA DES FEMMES



2000 bonnes raisons de marcher!

C'est avec fierté que nous accueillons la Fédération des femmes du Québec dans les pages de la 2^e édition de *L'Agenda des femmes* dont le thème est la « Marche mondiale des femmes en l'an 2000 ».

Depuis que les Québécoises ont lancé un appel à la solidarité internationale des femmes, plus de 130 pays sont maintenant représentés au sein du projet de la Marche.

Dans cet agenda de la solidarité, des femmes de diverses régions du monde décrivent leur situation et leurs revendications pour contrer la pauvreté et la violence à l'égard des femmes.

En achetant *L'Agenda des femmes*, vous participez au financement de la Marche mondiale.

reliure spirale, illustré, 12,95 \$

En vente chez votre libraire

les éditions du remue-ménage

LIVRES

ENTREVUE

Jean Echenoz: le «regardeur»

Après le roman historique, Jean Echenoz dit avoir inventé le roman géographique. En réalité, l'écrivain pratique l'art subtil du regard.

CHRISTIAN RIOUX
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À PARIS

Je me demandais dans quel arrondissement de Paris habitait Jean Echenoz. À la façon ironique dont il décrit ce Paris bourgeois et froid d'où les touristes et le jet-set international ont depuis longtemps évincé les autochtones, je me disais qu'il devait nicher quelque part dans les hauteurs du 19^e ou du 20^e arrondissement. Là où survit, malgré les démolitions et les renovations sauvages des années 70, le Paris populaire et métissé d'une autre époque. Tout au plus pouvait-il habiter à l'orée de la place de la République ou de Bastille, des quartiers encore un peu trop à la mode pour cet amoureux des petites rues tranquilles.

Je ne me trompais pas. Jean Echenoz se cache au dernier étage d'un immeuble sans ascenseur du 19^e arrondissement, juste en face d'un terrain vague et à deux pas de l'église Saint-Jean-Baptiste-de-Belleville. Sur le palier, avant de frapper, des livres entassés pèle-mêle dans une vieille bibliothèque annoncent déjà la couleur. L'écrivain n'avait plus de place à l'intérieur et les a tout bêtement rangés sur le pas de sa porte. Qu'un visiteur parte avec l'un d'eux? «Ça me ferait plaisir», dit-il.

C'est dans ce quartier populaire où il aime trainer des heures, assis aux terrasses des cafés, que Jean Echenoz écrit depuis 20 ans des histoires qui se déroulent en Inde, en Malaisie ou au pôle Nord. «Je suis un mauvais voyageur», répète sans arrêt l'écrivain. Car le lauréat du prix Médicis 1983 (pour *Cherokee*) est d'abord et avant tout ce que Maupassant appelait un «regardeur». Un homme pour qui l'aventure et le fantastique se cachent dans l'intimité des choses pour peu qu'on sache les regarder.

Cap sur le nord

«Regardeur», Jean Echenoz ne l'a jamais été autant que dans son dernier roman, *Je m'en vais* (éditions de Minuit), salué unanimement par la

critique. Le titre est aussi la première et la dernière phrase du livre. A un an de distance, comme s'il ne s'était rien passé, Ferrer prononce ces mots dans le même petit pavillon de banlieue. Entre les 250 pages du livre, il aura pourtant eu le temps de quitter son épouse, de partir pour le pôle Nord, d'être victime d'un infarctus, d'explorer le milieu des galeries d'art parisiennes et de vivre une sombre aventure policière qui le ramènera pour ainsi dire à son point de départ.

Dès les premières pages, le héros atterrit à Montréal et enfle l'autoroute 20 pour s'embarquer, à Québec, sur le brise-glace NGCC *Des Groseilliers*. Direction: le pôle Nord. Jean Echenoz a ramassé les souvenirs de son dernier voyage à Montréal, il y a dix ans. Mais pour le vrai Nord, il a épluché tout ce qui s'est écrit sur la région et interviewé méticuleusement le photographe François Puisplat qui a publié un très beau livre sur le sujet.

«Pour moi, le pôle Nord, c'était l'exotisme minimal, là où il y a le moins d'animaux et de végétation. Le contraire de l'Inde, que j'ai déjà visitée et où se déroulait Les Grandes Blondes. Je n'y suis pas allé parce que j'avais trop peur du froid et peut-être surtout parce que j'avais peur d'être déçu. Mais il fallait que mon personnage passe par là.»

Il le fallait parce que le livre d'Echenoz, avant d'être un roman d'aventures, est un roman sur le temps qui passe et la désolation. Au début, Jean Echenoz ne savait pas ce que son personnage irait chercher au pôle. La lumière s'est faite en feuilletant un vieux numéro du *National Geographic* qui parlait du *Nechilik*, un bateau de commerce de 23 mètres de long, construit en 1942 et échoué dans les glaces du Grand Nord. Ferrer y trouvera des œuvres d'art inédites qui existent réellement elles aussi. Sont aussi vraies toutes les données qui concernent le *Des Groseilliers* (13 600 chevaux, 7,16 mètres de tirant d'eau), le centre spirituel qui se cache dans le sous-sol de l'aéroport de Roissy, les examens auriculoventriculaires qu'a subis l'auteur et les 35 000 platanes,



SOURCE DIMEDIA

«J'ai une ironie dont je n'arrive pas à me défaire. Pourtant, mes histoires ne sont pas drôles», admet Jean Echenoz.

7000 tilleuls et 13 500 marronniers plantés dans Paris. Sans oublier tout ce qui concerne le marché de l'art, pour lequel Jean Echenoz a fait plusieurs dizaines d'entrevues qu'il a minutieusement retranscrites. Certaines phrases du livre sur les techniques de vente des galeristes lui ont été soufflées par des artistes.

«Pour moi, il est précieux d'avoir des données précises, même si je n'en retiens à la fin que 1 %. Elles constituent en quelque sorte un garde-fou qui m'est nécessaire. Mais en même temps, elles possèdent une dimension poétique. Ce n'est pas seulement un alibi, il y a une véritable poésie dans ces bouts de réalité que je ramasse par petits morceaux. C'est pourquoi je passe beaucoup de temps à regarder les gens. C'est jouissif. J'ai tendance à vampiriser la réalité. J'y trouve des choses tellement romanesques que par-

fois je ne peux pas les utiliser. Ça aurait l'air inventé.»

Exemple. En remontant sa petite rue, Jean Echenoz a un jour entendu deux éboueurs qui échangeaient quelques mots. L'un d'eux a dit à l'autre: «On se demande toujours ce qu'il y a après la mort, pas avant la naissance.» Des mots prononcés entre deux poubelles mais inutilisables tellement ils ont l'air fabriqués.

Si Jean Echenoz se réfugie derrière la description du réel, c'est qu'il a surtout horreur de la psychologie, qu'il considère comme l'affaire du lecteur. Dans ses huit romans, il a mis son énergie à faire en sorte qu'elle se dégage du rapport que les personnages entretiennent avec les choses. On est parfois «tellement sollicités par le spectacle du monde qu'on en viendrait à oublier de penser à soi», dit quelque part le héros du livre.

Un œil vif et tranchant

Derrière la neutralité apparente des descriptions se cache pourtant un moraliste implacable qui photographie le monde moderne avec un œil vif et tranchant. C'est souvent l'affaire d'un verbe, d'un adjectif ou d'un détail. Ainsi Echenoz nous apprend-il que son héros, «reconverti dans le commerce de l'art d'autrui», se levait chaque matin et «se brossait les dents jusqu'à l'hémorragie sans jamais se regarder dans la glace, laissant cependant couler pour rien dix litres d'eau municipale froide». De Bérangère Eisenmann, on saura simplement que c'est «une grande fille gaie, très parfumée, vraiment très gaie, vraiment trop parfumée». De même, pour Ferrer, l'humanité féminine se divise-t-elle en deux: «Celles qui, juste après qu'on les quitte, et pas forcément pour toujours, se retournent quand on les regarde descendre l'escalier d'une bouche de métro, et celles qui, pour toujours ou pas, ne se retournent pas.»

Il arrive d'ailleurs qu'on se torde de rire en lisant Echenoz. «J'ai une ironie dont je n'arrive pas à me défaire. Pourtant, mes histoires ne sont pas drôles. Mais c'est trop facile de raconter une histoire grave de façon grave.» Sa brève description d'un monde de l'art qui a intégré toutes les révoltes vaut tous les manifestes et toutes les analyses. L'auteur aime les énigmes et les clin-

d'œil. Ainsi, certains des personnages de *Je m'en vais* sont tirés du livre précédent d'Echenoz, *Un an*. On y voyait Victoire se lever un matin à côté d'un homme qu'elle croyait mort. On comprendra ici pourquoi il était toujours vivant à la fin du livre: à cause d'un bloc auriculoventriculaire de deuxième degré, type Luciani-Wenckebach!

Le goût d'Echenoz pour le dépouillement a souvent été rangé du côté du nouveau roman. D'autant qu'il est un des principaux auteurs de la maison de Claude Simon et d'Alain Robbe-Grillet, les éditions de Minuit. «Mais moi, dit Echenoz, j'aime éperdument raconter des histoires. Je les construis comme de petits moteurs. Cela m'excite beaucoup. Je suis très attaché à une fiction rythmée et plutôt active.»

Né en 1946 à Orange, dans le sud de la France, Echenoz ne cache pas ses influences, qui vont du roman d'aventures en passant par le roman noir et le roman d'espionnage. Sans compter la Bibliothèque verte, qu'il a devorée. Ses maîtres sont du côté de Conrad et d'Eric Ambler. Il s'est en fait retrouvé chez Minuit par hasard. Enfin, presque. Impressionné par le sérieux de la maison, il se disait: «C'est trop bien pour moi» et envo-

son premier manuscrit (*Le Méridien de Greenwich*) partout ailleurs. Refusé partout, il se résigna à contacter le patron de Minuit, Jérôme Lindon, qui rappela au bout de quelques jours.

Ces jours-ci, Jean Echenoz lit *Recommandations aux promeneurs* de Jacques Réda (Gallimard, 1988). Toujours les promenades, comme celles qu'il fait depuis des années d'une porte à l'autre de Paris. Le cimetière du 12^e arrondissement où est enterré un de ses personnages, Echenoz l'a longuement arpenté et y a passé tout un après-midi. Il s'ennuie d'ailleurs de cette époque où Paris n'avait pas encore inventé le digicode, ce petit clavier à numéros qui a remplacé les concierges et qui ferme l'entrée de tous les immeubles.

«Paris est plein de tiroirs secrets. J'ai beaucoup exploré la ville et je le fais encore. C'est magnifique. On se promène et, en même temps, on peut prétendre qu'on travaille... Même qu'on travaille!» La preuve: lorsqu'il rentre dans son petit appartement du 20^e arrondissement, Jean Echenoz retrainscrit minutieusement ses notes pendant des heures. Cela a parfois l'air de poncifs, de banalités, de détails. Et puis, à force de travail, cela devient un roman.



LECTURE

LE NOROÏT ET LA RELÈVE

POÈTES INVITÉ-ES

Yong Chung
Corinne Laroche
Bertrand Laverdure
Diane Régimbald

La soirée sera animée par Louise Dupré.

JEUDI 21 OCTOBRE, 20 HEURES

CAFÉ LES GÂTERIES

3443, rue Saint-Denis, Montréal, H2X 3L1

Renseignements: Librairie du Square - Tél: 514-845-7617

XYZ. La revue de la nouvelle



Recevez en prime

Cet imperceptible mouvement de Aude

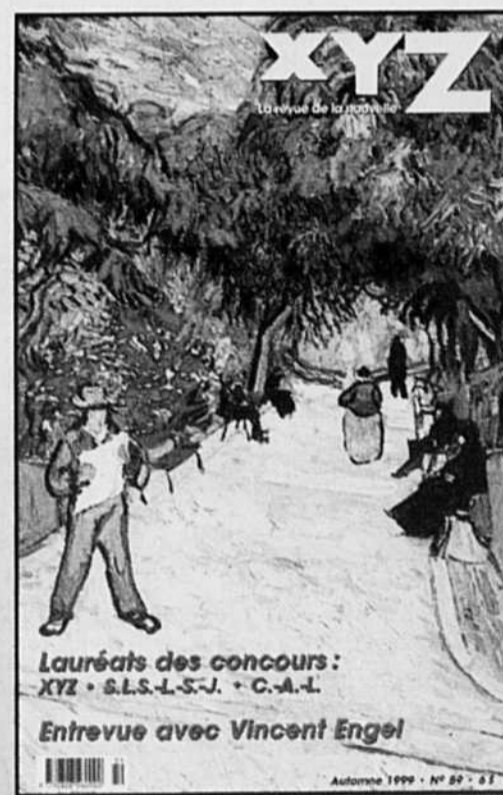
(valeur 14 \$) avec un abonnement d'un an à XYZ. La revue de la nouvelle

Abonnement

1 AN / 4 NUMÉROS

20 \$ (T.T.C.)

en prime: Cet imperceptible mouvement



Lauréats des concours:
XYZ • S.L.S.-L.S.J. • C.A.-L.

Entrevue avec Vincent Engel

Automne 1999 - N° 59 - 61

Dans le numéro 59:
une entrevue avec
Vincent Engel

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉL. _____

CI-JOINT: CHÈQUE

N° _____ EXP. _____

SIGNATURE _____ DATE _____

16

RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 • Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37 • Courriel: xyzed@mblink.net



La grandeur d'un site

PROPOSITION POUR TROIS TUNNELS

Marcus Macdonald
Ancien tunnel Wellington
Coin des rues de la Montagne
et Wellington
24 heures par jour
Jusqu'au 28 octobre

BERNARD LAMARCHE

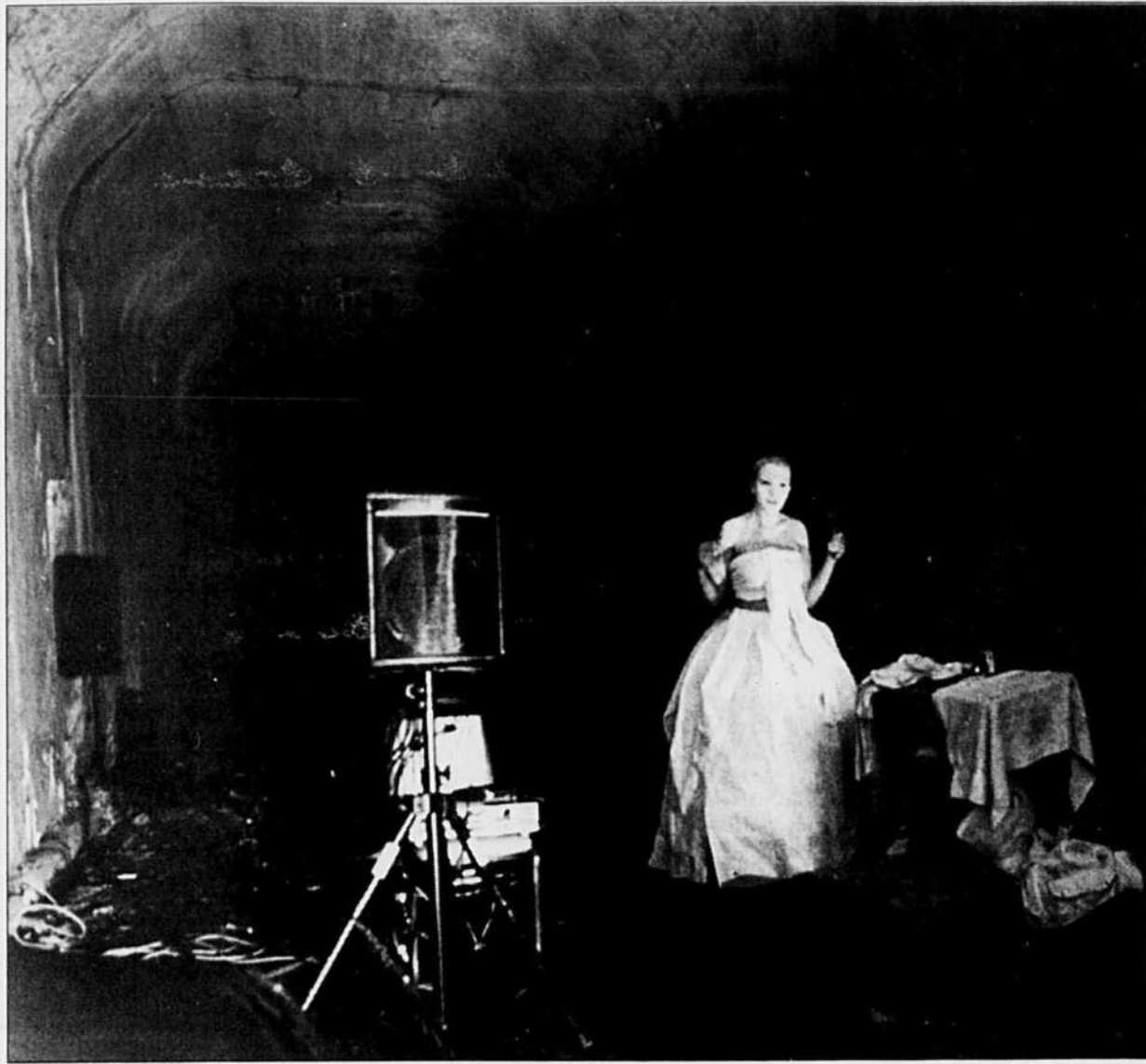
Pour ses deux dernières réalisations à Montréal, Marcus Macdonald a reçu une invitation du collectif Quartier Éphémère (QE), dont un des mandats, faut-il le rappeler, est de revaloriser le patrimoine architectural et culturel du quartier Faubourg des Récollets. Or, selon des circonstances qui n'ont certainement rien du hasard, le projet de Macdonald n'est pas sans résonner — sans jeu de mots — d'un autre projet défendu par l'organisme QE, celui de Thomas McIntosh, qui utilise quant à lui les silos à grains du Vieux-Port de Montréal pour amplifier et transformer des sonorités diffusées à l'intérieur des monumentales architectures.

À tout le moins, il faut dire que le site choisi par Macdonald n'est pas des plus rassurants. Pour sa première production à Montréal depuis qu'il a participé à l'événement *Panique au Faubourg*, ce dernier a choisi de s'installer dans l'ancien tunnel Wellington, aujourd'hui condamné pour des raisons de sécurité. Né à Edimbourg, Macdonald fait désormais la navette entre la France et le Québec. Pour réaliser son installation sonore, il s'est associé à Sophie Herché pour les voix et à Franck Légale pour les bandes son, ce dernier, en provenance de la scène funk française, en étant à ses premières armes en matière d'explorations sonores.

Trois des tunnels de l'ancien passage sous les eaux du canal de Lachine sont visités par les ambiances sonores du trio, proches du cycle de la vie. Dans le premier tunnel, rappelant la vie intra-utérine, de basses fréquences sont diffusées. Pour symboliser le cycle de la vie, la voix de Herché, volontairement chevrotante, a servi, dans le deuxième souterrain, à créer des phrases d'une langue inventée (parfois proche, cependant, des glissements élocutifs de la folie) afin de signifier, au-delà du langage, le verbe. Dans le troisième tunnel, celui-là un peu en retrait, les sifflantes sonorités aiguës se réfèrent aux «near death experiences», aux récits de ces contacts avec la mort, dans lesquels les gens rapportent généralement avoir entendu des tourbillons de sons clairs, comme «des chants d'anges», dira Légale.

Un théâtre sonore

Des éléments d'installation viennent compléter le tableau. Dans le premier tunnel, une longue plate-forme remplie d'eau, qu'on imagine très



Installation de Marcus Macdonald dans le tunnel Wellington, au coin des rues de la Montagne et Wellington (canal Lachine).

lourde, s'enfonce selon une perspective qui brouille les repères spatiaux. Là, une lampe braquée sur ce bassin fait se refléter au plafond du tunnel les réverbérations des ondes graves. Le dernier tunnel est fréquenté par de blanches vapeurs lourdes, qui viennent compléter le troisième acte. Seul le tunnel central est dépouillé de ces artifices, alors que la voix se suffit à elle-même. Vu la nature du dispositif et le caractère mystérieux de l'environnement, les moments les plus troublants de ce deuxième volet adviennent alors qu'il n'est plus possible de croire qu'il s'agit bien de la diffusion d'une bande, comme si la vocaliste était bel et bien emprisonnée dans la noirceur du tunnel. Par moments, on n'en croit plus ses oreilles.

Sans pour autant arriver à se débarrasser de l'idée voulant que cette installation, avec la symbolique qu'elle exploite, flirte dangereusement avec la littéralité, on se laisse gagner par l'ambiance, surtout lorsque la nuit s'engouffre dans les béances de ce théâtre antiquisant.

Puisque les bandes ne sont pas produites l'une en fonction de l'autre et puisqu'elles n'ont pas la même longueur même si elles sont diffusées en boucle, les résultats du mariage entre les timbres sont démultipliés. Forcément, l'écoute se fait dans la durée, ce qui instaure un mode méditatif de perception. Par ailleurs, au-delà du collage sonore qu'orchestre cette «triphonie» dont certaines séquences s'avèrent intéressantes, tantôt cacophoniques, tantôt curieusement synchrones, outre l'utilisation judicieuse des tunnels comme caisse de résonance, c'est davantage le contraste entre ces sonorités somme toutes enveloppantes et le contexte ruiniste du site choisi par Macdonald qui justifie le détour.

L'œuvre joue ouvertement la carte du mystère, presque du mysticisme. Terriblement connoté symboliquement, quelque peu en retrait de la route, légèrement en ruine, le site demeure inquiétant (nous en avons fait l'expérience de nuit). C'est là un des intérêts de la pièce. Le lieu n'accueille

que des bancs de parc et quelques éléments de sculptures, sorte de rebuts métalliques, des volumes géométriques qui conservent tout leur secret. En plus d'ajouter un site inusité à la panoplie de lieux que les artistes ont visités depuis plus de vingt ans afin d'explorer de nouveaux espaces et de nouvelles relations entre les œuvres et les sites d'adoption, la pièce de Macdonald et de ses acolytes renoue avec une forme de spiritualité qui tient d'une expérience proche du sublime.

Efficace, la pièce joue sur la surprise, se laisse découvrir au gré de la promenade. Elle est là, placée sur le parcours de quiconque ne l'attend pas. Elle prend le promeneur dans ses filets et le garde un moment dans un site où ce dernier ne serait jamais descendu. En cela, l'œuvre procure une réelle expérience, à partir d'une théâtralité mesurée, par la valorisation de la ruine, afin d'établir un pathos singulier. Allez-y, mais doucement, et pas tous en même temps. À goûter dans un relatif silence.

Art, modernisme et document

LE DOCUMENT MODERNISTE

Galerie d'art Leonard et Bina Ellen
de l'université Concordia
1400, boulevard de Maisonneuve
Ouest
Jusqu'au 16 octobre

BERNARD LAMARCHE

À l'intérieur d'une exposition qui n'est pas des plus enlevantes, nous nous en voudrions de ne pas vous inciter à aller voir au moins une des séries à y être présentées. L'exposition *Le Document moderniste*, organisée par la commissaire Nancy Shaw à la galerie de l'université Concordia, présente des œuvres dans lesquelles se réconcilient le désir d'articuler la réalité sociale qui nous entoure et une pulsion de dévoiler l'œuvre comme la résultante de considérations formelles, comme réfléchissant sur la nature et les règles mêmes de la représentation.

La thèse, pas toujours très clairement défendue par Shaw, demeure des plus générales. On s'attend d'ordinaire de nos jours à ce que la photographie pose réflexion sur ses propres moyens et limites de même que, plus largement, sur le pouvoir des images. En ce sens, les œuvres présentées jusqu'à demain au Marché Bonsecours soulèvent plus fondamentalement la question de la modernité en photographie que les œuvres retenues par Shaw. La thèse, disons, n'est pas des plus spécifiques.

De plus, la sélection n'arrive pas en l'occurrence à montrer sous un jour nouveau la production d'un Charles Gagnon, tablant précisément sur ce que ces œuvres ont de mieux connu, à savoir la rencontre critique sur la même surface de différents codes servant à appréhender le réel.

Par contre, dans ce parcours complété par les œuvres de Moyra Davey, de Petra Mueller et de Catherine Opie, la nouvelle série du Vancouverois Stan Douglas est des plus pertinentes. Dans cette série, Dou-

glas s'est attaché à des quartiers en ruine de la ville de Detroit, un projet découlant de ses recherches sur les émeutes de 1967. Il en résulte des compositions au ton d'une rare justesse, où la rudesse de ces cités modernes est théâtralisée de façon dramatique et où l'image contribue à accentuer cette facette désolante de la terrible avancée du désir métropolitain des grandes villes, avec ses ramifications sociales et économiques et l'ostracisme de certaines classes sociales.

La désolation est à son comble dans ces images, comme dans *Collapsed House* (les titres des œuvres renvoient à la situation photographiée), qui montre une maison soufflée comme un château de cartes, écrasée sur elle-même, admirablement cadrée pour montrer le contexte de prise de vue, le double abandon de cette mansarde criblée qu'on ne daigne même pas éradiquer du paysage. Parfois, ce sont des rues entières en ruine qui sont captées par la caméra. Dans une autre image saisissante est photographiée la monumentale coupole d'un théâtre dont ont été chassés les acteurs, saccagée par l'aménagement d'un stationnement intérieur. Dans *Book Cadillac Hotel*, on peut voir, selon un point de vue admirablement déterminé, les façades aliénantes d'édifices barricadés et la rencontre d'échelles architecturales et sociales distendues. Sans conteste, un projet mordant, de très grande qualité.



SOURCE MOIS DE LA PHOTO
Book Cadillac Hotel, 1997-1998, de la série *Detroit Photos*, de Stan Douglas

ROPS

De Namur à Paris:
le XIX^e siècle
de Félicien Rops

Du
29 septembre 1999
au
2 janvier 2000

Découvrez le génie provocateur de l'artiste belge Félicien Rops (1833-1898). Plus de 200 œuvres (dessins, estampes et peintures) provenant de grandes collections belges, françaises et américaines.

Renseignements:
(418) 643-2150 www.mdq.org

L'exposition est organisée par le Musée du Québec en collaboration avec le Musée provincial Félicien Rops de Namur. Elle est réalisée dans le cadre des relations bilatérales entre le Québec et la Communauté française Wallonie-Bruxelles en partenariat avec la Province de Namur. Cette exposition est placée sous le patronage du Délégué Wallonie-Bruxelles à Québec.



MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-Bataille, Québec

Le Musée du Québec: L'Art de passer à l'au



Illustration: Rops, Félicien, 1898, *Les tournesols*, pour le *Journal de la semaine* sur papier 75 x 48 cm. Collection du musée de l'histoire de l'art de la Communauté française de Belgique (Musée royal de la Ville de Bruxelles). Musée provincial Félicien Rops de Namur. Musée provincial Félicien Rops de Namur. Musée provincial Félicien Rops de Namur.

ZHU LAN

« L'ESSENCE III »
Œuvres majeures

1999 Septembre 25-24 Octobre 1999

HAN ART CONTEMPORAIN

460, rue Sainte-Catherine Ouest, Espace 409, Montréal. Tél. : (514) 876-9278. Téléc. : (514) 876-9241

du 9 au 29 octobre

H₂O

peintures, sculptures, œuvres sur papier

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471 Du mar. au sam. de 10h à 17h



EXPOSITION

DANIELLE
LANTEIGNE

Du 18 au 30 octobre

«Les tournesols sur table», 1999
Acrylique sur toile 48" x 24"

GALERIE WALTER KLINKHOFF INC.
1200, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL (514) 288-7306

LES ARTS

ARTS VISUELS

Là-bas, tout près

DOUCE

Sylvain Bouthillette
Galerie Dugazon-Couture
1460, rue Sherbrooke Ouest
Jusqu'au 30 octobre

BERNARD LAMARCHE

Il n'y a pas si longtemps qu'on avait vu le travail de l'artiste montrealais Sylvain Bouthillette. Ses œuvres étaient accrochées en avril dernier aux murs du centre d'artistes Oboro, rue Berri. C'est dans un tout autre contexte qu'on le retrouve aujourd'hui, alors que la jeune galerie commerciale Dugazon-Couture, rue Sherbrooke, présente ses tableaux les plus récents. Contrairement à ce qui se produisait chez Oboro, il s'agit davantage ici de présenter un maximum de pièces que de chercher à valoriser une production par un accrochage, disons, plus dépeillé. Ainsi va la fonction de l'endroit, ainsi semble aller l'allure de l'exposition. Vous verrez — l'exposition en vaut la peine —, l'accrochage très dense n'a rien à voir avec le mode installatif que l'artiste privilégie habituellement, mais il n'est pas sans procurer un certain effet. En quelque sorte, on se retrouve vite cerné par cette peinture nerveuse.

Dans les œuvres montrées chez Dugazon-Couture, Bouthillette réaffirme la manière qu'il a commencé à explorer la dernière fois. Dans un article succinct du dernier numéro de la revue *Canadian Art* (automne 1999), le peintre David Elliot définit clairement les influences de Bouthillette. A partir de l'exposition chez Oboro, Elliot parle «d'un folk art alternatif» qui combine l'imagerie «sale (nasty) de la culture punk et des skateboarders avec la quête shamanique de l'esprit dans la matière, associée à Joseph Beuys». Avec justesse, l'article fait également réfé-

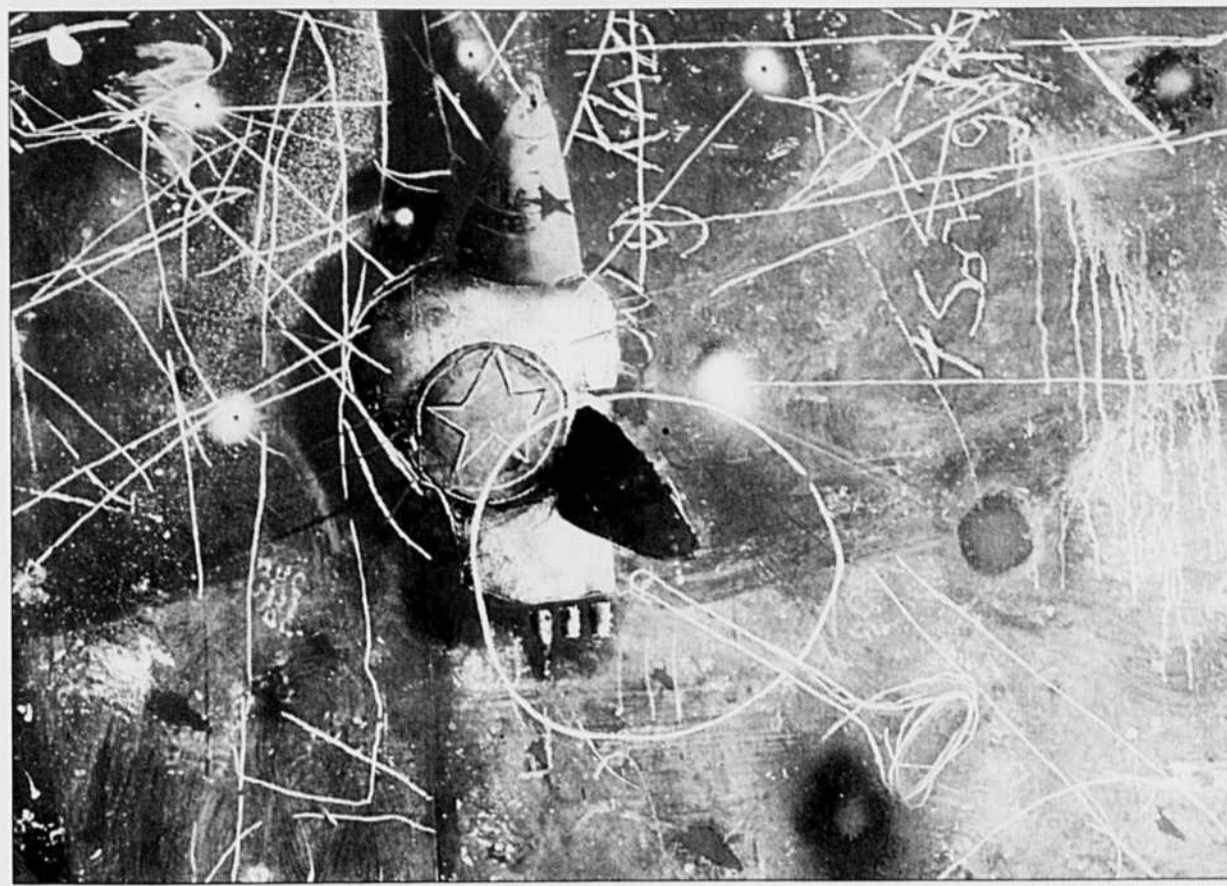
rence aux graveurs naïfs que l'on connaît au Québec.

On ne saurait être plus juste qu'Elliot au sujet de cette peinture. Bouthillette œuvre autant sur la scène rock alternative de Montréal que dans les temples blancs des galeries d'art. Ce qui explique peut-être l'irrévérence fort appréciée dont font montre ses œuvres. De plus, un des outils dont le peintre se sert consiste en la culture tibétaine du bouddhisme. Fait intéressant, Bouthillette ne cherche pas à réconcilier ces univers apparemment contradictoires. Au contraire, il utilise l'imagerie et les mots qu'il grave à la surface de ses panneaux afin de bousculer ces deux mondes. Pour, justement, faire se croiser des contraires.

Avec ces nouvelles œuvres (une seule était déjà à Oboro: *Décélération de Sylvain*, 1999), Bouthillette confirme les avenues décrites par Elliot. La faune d'animaux, de clowns, de chapeaux de fête colorés coiffant des planètes à la dérive revient dans les tableaux. La superposition des graphies chez le peintre lui permet de détourner avec humour et ironie la littéralité des signes qu'il emploie. Ici, les bombes aerosol soufflent des sphères flottantes, aussi des cônes qui sont à la fois des microcosmes intergalactiques. Les traits saccadés de la craie ou de la pointe de métal qui gratte le support sont des décharges électriques qui dynamisent la surface de blanches lignes heurtées, ces dernières faisant bruit.

Esprit malingre

Dans cette jungle, le visiteur pourra élire une figure exemplaire. Sur ces surfaces implosives, Bouthillette revient à l'occasion avec la figure du clown. Ce motif a souvent été utilisé au sein d'une sous-culture punk comme signe de décadence, une sorte de condensation «démoniaque» de l'esprit festif et désinvol-



SYLVAIN BOUTHILLETTE

Mahakala bombardant le conditionnement mental, 1999, une œuvre de Sylvain Bouthillette.

te du clown et de sa *persona* foncièrement tragique. Cette iconographie était répandue dans l'art européen du tournant du siècle à travers la figure du saltimbanque. Elle a été largement reprise sous un mode sensiblement plus cru, dans les années 80, par la culture punk française, notamment par le défunt groupe Bérurier Noir.

Or la culture musicale à laquelle s'identifie Bouthillette est davantage américaine. L'utilisation du visage déformé de clown par le peintre, bien qu'elle ne soit pas indifférente

au modèle européen, sert davantage le kitsch qu'elle introduit dans ses œuvres. Elle ramène à l'avant-plan l'idée de masque, donc de théâtralité, et implique, comme toutes les autres références de cette peinture à l'esthétique du commun, une réflexion sur la représentation, alors que chacune des bestioles que met en scène le peintre devient une sorte d'alter ego (le sien ou le nôtre?) psychologique.

A quelques reprises, l'effigie du clown revient habiter les tableaux du peintre. A ce modèle, Bouthillette

conjugue celui des imageries populaires, le côté kitsch de celles-ci, pour dégager l'aspect tragicomique de l'existence. En fait, il est également ce souriant cheval blanc sur fond blanc, représenté selon un naturalisme inhabituel chez Bouthillette, avec ses étranges tentacules et sa gueule de foire. Dans d'autres toiles, comme dans *Bee Brave*, ce sont des escadrons d'abeilles qui s'abattent ironiquement sur les planètes, comme si chaque élément dans la représentation servait à nier ou à confronter les autres.

Fonds noirs

Plutôt qu'un noir envahissant, les fonds sombres d'une majorité de pièces rappellent l'ardoise des tableaux d'école, encore sale des leçons de la journée. Tout se passe comme si un dessinateur hors la loi s'y était rué pour en faire éclater la surface et émerger la cosmogonie. Non seulement cette surface devient, au gré de la peinture aerosol, des mondes intergalactiques, mais elle fait apparaître l'esprit malingre de l'étudiant graffiteur, alors que Bouthillette gratte à même la surface, parfois des courants formels, parfois des écritures. L'éther des espaces lointains est rabattu par ces lignes gravées qui, scrutées de près, offrent un appréciable côté rugueux.

Une pièce en particulier a retenu notre attention: *Mahakala bombardant le conditionnement mental* (le titre est un programme en soi!). Sur un fond qui ne renie pas les acquis des autres toiles, un masque clownesque se détache. Alors que sur les autres surfaces (et bien qu'elles rappellent la farine des craies usées), les étendues noires sont de vertigineuses percées vers le fond, ici, le fond demeure très proche et très éloigné à la fois. Il devient mesurable par l'ombre portée, très ambiguë, du masque. Autre élément déstabilisant, une suture dans les panneaux de bois vient créer une perspective déstabilisante dans ce qui se transforme en une encoignure. Ainsi, plutôt que de flotter dans le vide, ce masque semble tapi dans un coin, ce qui ajoute à un certain degré de morbidité dont les autres œuvres ne sont également pas totalement dépourvues. Une morbidité, disons, «douce»? Vrai que ce masque est adossé au fond de l'univers.

À QUÉBEC

La passion, de Rimbaud à Verlaine



Les toiles d'Yves Poulin s'inspirent plus particulièrement des images photographiques détériorées du poète Arthur Rimbaud.

YVES POULIN, ACRYLIQUES

À la galerie Linda Verge
1049, avenue des Érables, Québec
Du mercredi au vendredi de 11h30 à 17h30 et les samedi et dimanche de 13h à 17h
L'exposition se poursuit jusqu'au 5 novembre

DAVID CANTIN

Certaines œuvres dérangent dans la violence qu'elles imposent au regard. Un monde troublant se cache derrière l'angoisse des visages et des corps que peint Yves Poulin. La galerie Linda Verge, à Québec, lui consacre une exposition où l'on retrouve une vingtaine de tableaux de ce jeune artiste des plus talentueux.

Les toiles de Poulin s'inspirent plus particulièrement des images photographiques détériorées du poète Arthur Rimbaud. On commence donc ce trajet dans la noirceur pour mieux se rapprocher de la lumière à la toute fin. Sur fond réaliste, des couches de peinture dégagent une grande complexité émotive dans ces tableaux. Entre les expressions et les lignes, les verts les bleus et les noirs évoquent une douleur physique. Des profils laissent transparaître un climat d'instabilité intérieure, mais également une certaine quête d'absolu. A travers des toiles comme *Le Premier Rimbaud* et *Dans l'express de Marseille*, Poulin s'efforce de peindre un

Rimbaud incapable de sortir des zones sombres de son corps. Des images de l'auteur du *Bateau ivre* qui ne vont pas sans anticiper le drame tragique de l'internement d'Artaud. Dans ce brouillard des corps, le peintre de Québec ne s'enferme pas pour autant dans une vision ténébreuse du poète. Son approche peut d'abord susciter un sentiment de malaise, mais elle s'ouvre à d'autres passages: l'excès convoque une forme de liberté, d'apaisement. Les couleurs sont projetées contre la toile, elles glissent lentement sur le visage et le corps comme les cris imperceptibles de l'âme. Comme quoi l'errance vers l'inconnu de Rimbaud s'imprègne du bouillonnement volcanique d'une intensité immobile.

Autre modèle célèbre, Verlaine apparaît aussi dans les œuvres de Poulin. Toutefois, il travaille les Verlaine d'après son masque mortuaire par Méoni. Avec ses arabesques et ses courbes, *L'Homme debout* ou le *Verlaine orange* annoncent la part lumineuse de cette exposition. Autour de cette série, Poulin tend vers une représentation beaucoup plus onirique du monde. On croise un univers peuplé d'étranges animaux, de spirales qui s'enfoncent dans les gouffres du regard des poètes. Les spectres de Poulin basculent vers un horizon mental et psychique qui les dépasse. Ils apparaissent derrière la pluie éternelle du soir, d'un commencement insoupçonné des jours. Ils hur-

lent de silence pour mieux se répandre dans la blessure de créer. Un peu partout dans ces toiles, c'est la mort qui fait naître la vie. On imagine, bien sûr, le départ mystérieux de Rimbaud pour l'Afrique, puis les nombreuses conversions de Verlaine. Mais, surtout, au courage lumineux qui traverse ces existences. A ce désir, presque passionnel, de vouloir rallier les extrêmes.

En observant l'art d'Yves Poulin, on pense surtout à l'influence déterminante d'un Francis Bacon. Toutefois, cette recherche des formes humaines, conjointe au dessin et à la

peinture, nous ramène à l'art de Louis-Pierre Bougie. Ces corps semblent également à la recherche d'une lueur spirituelle que la clarté entend. Rien n'est fixe dans cet univers trouble qui s'empare des sens, d'un mouvement primitif originel. Voilà, sans doute, un artiste de Québec qu'il faudra surveiller de très près.

VERNISSAGE

LE DIMANCHE 17 OCTOBRE 1999

Jusqu'au 12 novembre

RAYMONDE DUCHESNE



GALERIE

LINDA VERGE

1049, AVENUE DES ÉRABLES
QUÉBEC (418) 525-8393

EXPOSITION

JACK
BUSH

1909 - 1977

LES ANNÉES 60

JUSQU'AU 30 OCTOBRE 1999

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest

Montréal H3G 1K4

Tél.: 847-1112 Fax: 847-1113

Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

E-mail: wadgorce@total.net

Web: http://www.total.net/~wadgorce

Carol Bernier : Jusqu'au vertige
Peintures et dessins

Exposition en cours

Vernissage : le mercredi 20 octobre à 18 h

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514 849 1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

GALERIE DE BELLEFEUILLE

Vernissage

SCULPTURES CONTEMPORAINES

1367, AVENUE GREENE, WESTMOUNT, TÉL.: (514) 933-4406
lundi au samedi 10 h 00 - 18 h 00 dimanche 11 h 30 - 17 h 30

CONSERVATEURS DE MUSÉES

COLLECTIONNEURS

20%
à
50%
de réduction
sur le prix
du marché

Mise en vente
d'une partie importante
de la collection personnelle
d'œuvres d'art de
Michel Tétrault

Fin octobre 1999
5 jours seulement

Information : (514) 389-4068
(514) 570-0682

COLLECTIONNEURS

A M A T E U R S D ' A R T

GALERIE D'AVIGNON
ART CONTEMPORAIN

102 ouest, avenue Laurier, Montréal (Qc) H2T 2N7 • (514) 278-4777

MICHEL PICOTTE

Œuvres récentes

L'artiste sera présent samedi et dimanche de 13 h à 17 h

Sam-dim 11h-17h - lundi fermé - mar-mer 11h-18h - jeu-ven 11h-19h

CIRCA

MARTIN DÉSEILS
ET SON INVITÉ
SERGE MURPHY

Jusqu'au 13 novembre 1999

Vernissage le samedi 16 octobre 1999 de 15 h à 18 h

372, rue Sainte-Catherine Ouest # 444 Tél. : 393-8248
du mercredi au samedi de 12 h 00 à 17 h 30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec, le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal et le Conseil des arts du Canada.

SYLVIE
LALIBERTÉ

Ça va bien merci

Jusqu'au 6 novembre

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY

358, rue Sherbrooke Est, Montréal H2X 1E6 Téléphone 514 284-0003 Télécopieur 514 284-0050

Vous êtes-vous promenés du côté de la rue Notre-Dame ces derniers temps? Allez vite voir, car dans ce coin de la ville, à l'ombre du marché Atwater, une surprise vous attend.

CLAUDINE DÉOM

La restauration du théâtre Corona, dont la longue et trépidante histoire s'est échelonnée sur plusieurs années, s'est finalement achevée récemment avec les travaux de reconstruction de la façade du bâtiment. Ce dernier épisode — mais non le moindre — de la renaissance de l'ancien cinéma mérite qu'on s'y attarde un peu. Si, encore de nos jours, la conservation du patrimoine est (trop) souvent associée à des embûches nécessitant un surplus de temps et d'argent, pour les architectes de la façade, le travail à accomplir prenait plutôt les allures d'un défi qu'il fallait relever...

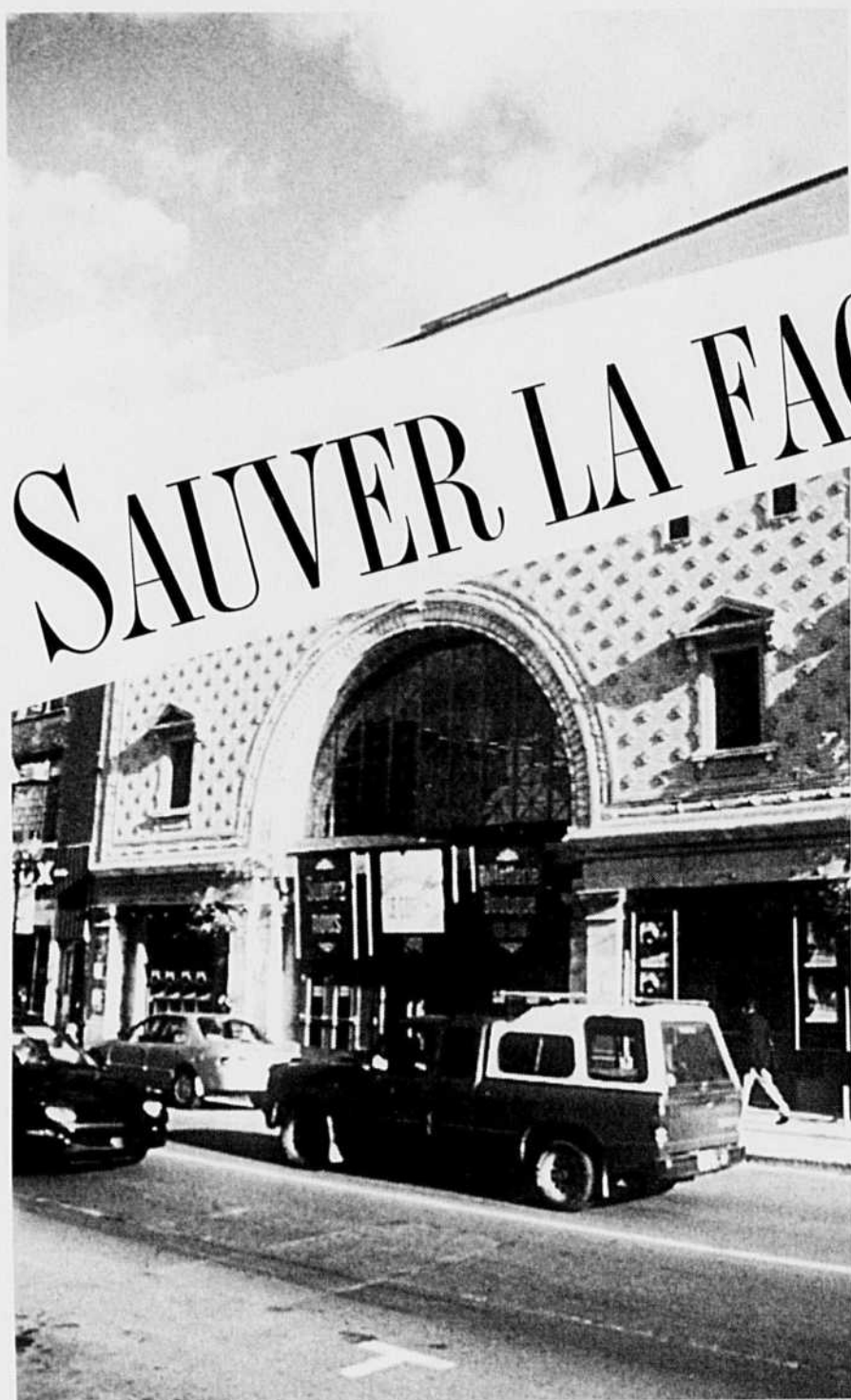
Pendant presque trois décennies, le Corona a sombré dans l'oubli. Après de longs moments d'incertitude quant à son avenir, l'immeuble patrimonial — tour à tour propriété de la Ville de Montréal, de la défunte société par municipale SIMPA et maintenant de l'Institut des arts de la scène — a rouvert ses portes l'année dernière et accueille dorénavant des spectacles sur scène. Au moment de l'inauguration de la salle, les grands pans de contreplaqué noir que l'on avait posés provisoirement en guise de façade laissaient entendre que tous les travaux n'étaient pas terminés. En effet, faisant suite à la démolition de sa devanture en 1997 — on invoquait alors de sérieux problèmes d'affaissement de la structure —, il était prévu que le Corona retrouve son visage d'antan. Ce fut d'ailleurs l'une des conditions pour l'octroi de la subvention d'un million de dollars du ministère de la Culture et des Communications du Québec et de la Ville de Montréal.

Les pièces du casse-tête

Les pièces de la moulure originale de céramique traçant le pourtour de l'immense arc en plein cintre, l'un des éléments les plus marquants de l'architecture du Corona, ont constitué le point de départ de la reconstruction de la devanture. Ayant été récupérées au moment de l'intervention de 1997, les morceaux de tuiles à motifs floraux avaient été remis pêle-mêle à l'intérieur du théâtre. Aidés de photographies anciennes, les architectes ont reconstitué l'enchaînement original de la moulure, qui comptait au total plus de 78 modèles différents de pièces. «*En réalité, ce fut un véritable travail de détective. Le motif original étant tracé sur une longueur de deux pièces, il fallait donc les identifier pour ensuite les jumeler. Retrouver l'ordre des pierres nous a demandé trois semaines de travail. Pour compliquer les choses, certains morceaux avaient été perdus ou étaient irrécupérables tant ils étaient abimés*», raconte Josette Michaud, architecte chez Beaupré et Michaud, la firme mandatée pour ravalier la façade. En guise de substitut, du grès pâle importé de l'Indiana a été utilisé, principalement en raison de sa couleur qui s'apparente aux pierres originales. Bien qu'il eût été possible de les remplacer — nos architectes avaient déjà repéré certaines sociétés américaines possédant une expertise dans la fabrication des moules reproduisant des motifs anciens ainsi que dans la cuisson des pièces —, les coûts inhérents à la reproduction des pièces manquantes dépassaient de loin les budgets alloués pour les travaux de la façade. Pour les mêmes raisons, les insertions de pierre ne reproduisent pas pleinement le motif d'origine.

Intégrer le neuf à l'ancien

Le parement de brique, quant à lui, a été entièrement refait. La maçonnerie d'origine (qui avait été enduite d'un crépi au cours des années 50, semble-t-il) n'a pu être récupérée en 1997. La reconstitution du motif avec ses petites croix d'origine, d'apparence simple, nécessita néanmoins de nombreux calculs de la part des architectes et des maçons. «*En regardant les images anciennes, on s'est aperçu que la verrière et le motif se répondaient l'un à l'autre. Les croix sont placées en prolongement des axes dessinés par les poutres d'acier de la verrière. On comprend alors que la composition de la façade relève d'un travail précis et métré et que la disposition des éléments n'est pas fortuite*», explique Mme Michaud. Pour la reconstitution de cette rigoureuse symétrie, une brique de couleur chamois — probablement la couleur d'origine, selon les conclusions de nos architectes-détectives —, de dimensions particulières,



CLAUDINE DEOM

se révéla nécessaire en raison du cadre contraignant que représentait la moulure de céramique. Différent de la brique rouge conventionnelle utilisée dans la plupart des chantiers, le format commandé (que l'on appelle dans le jargon du milieu le format Ontario) s'apparentait le mieux aux dimensions des briques d'origine.

Malgré toutes ces précautions, l'épaisseur du mortier entre chaque brique s'est avérée une préoccupation permanente pour les maçons au moment de la pose: «*La difficulté, ce ne sont pas les petites croix*», explique Gérard Labelle, maçon en chef œuvrant sur le chantier. «*Le défi était d'abord de calculer juste pour s'assurer que l'arc soit symétrique. On ne disposait pas d'une grande marge d'erreur pour placer les morceaux de la moulure et les briques qui se trouvaient à l'intérieur de ce périmètre. Il fallait souvent descendre des échafaudages pour s'assurer que toutes les pièces étaient bien égales.*»

Des choix qui s'imposent

La reconstruction de la façade du Corona marque un précédent dans le monde de la conservation du patrimoine à Montréal, même si ce n'est certes pas la première fois que des façades anciennes ont été démontées pour être ensuite reconstruites (la maison Cuvillier-Ostell dans le Vieux-Montréal en est d'ailleurs un exemple). L'absence de nombreux fragments de la devanture originale du théâtre — la marquise, notamment — ainsi que les transformations successives des vitrines du rez-de-chaussée au fil des années (selon les photographies anciennes, des changements seraient survenus dès 1923) n'ont pas incité une restauration à l'identique. De plus, il va sans dire que les sommes allouées pour la façade (la note finale s'élève à près d'un demi-million) ont exigé certains choix de la part du client et des architectes. «*Il faut être réaliste et restaurer en fonction de l'usage que l'on veut faire [du bâtiment], du temps et de l'argent dont on dispose*», défend Josette Michaud.

C'est ainsi que les contraintes budgétaires ont fait en sorte de reporter la réalisation de certains travaux, dont le remplacement des fenêtres et le nettoyage des pièces de la moulure. Aussi, des panneaux d'acier d'allure nettement plus contemporaine ont remplacé les morceaux d'entablement autrefois en céramique, qui comptaient parmi les plus endommagés. «*Quand il s'agit de restaurer, tout est possible. Nous avons adopté le parti d'intervenir le plus honnêtement possible, si bien qu'aujourd'hui, la façade du Corona présente à la fois des éléments anciens et contemporains. Ces choix auront sans doute contribué à prolonger la vie du théâtre, qui peut dorénavant être utilisé à des fins plus compatibles avec notre époque*», ajoute-t-elle.

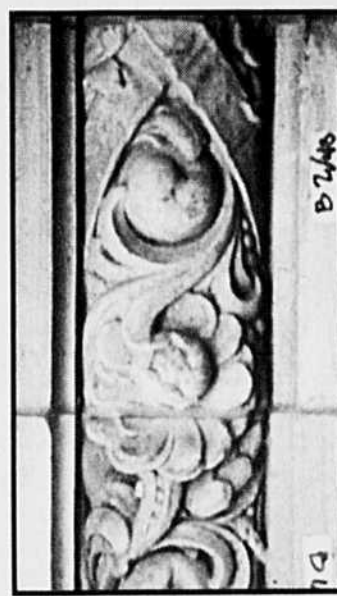
À ce que l'on voit, pragmatisme et conservation du patrimoine font bon ménage. Et pour finir le plat, il semblerait que la restauration soit une expérience qui mérite d'être vécue: «*Bien sûr, pour nous, la restauration est plus coercitive sur le plan créatif puisque l'on doit œuvrer dans un environnement déjà construit. L'expérience est néanmoins très riche sur le plan intellectuel et émotionnel. Nous sommes fiers du travail réalisé*», nous confie Mme Michaud.

Fait intéressant à noter, la restauration du Corona semble susciter déjà beaucoup de remous dans le sud-ouest de la ville. Des travaux de transformation de la vieille petite maison de brique rouge voisine du théâtre ont déjà commencé. On projette d'ouvrir un bistro et d'y aménager un jardin à l'arrière. Voilà une histoire de revitalisation de quartier que l'on suivra de très près et avec beaucoup d'intérêt.

SAUVER LA FACE DU PATRIMOINE

La restauration

de la façade du théâtre Corona



Détail de la moulure

«*Le défi était d'abord de calculer juste pour s'assurer que l'arc soit symétrique. On ne disposait pas d'une grande marge d'erreur pour placer les morceaux de la moulure et les briques qui se trouvaient à l'intérieur de ce périmètre. Il fallait souvent descendre des échafaudages pour s'assurer que toutes les pièces étaient bien égales.*»

Regard en arrière

La construction du théâtre Corona remonte à 1912. À cette époque, la rue Notre-Dame est l'artère principale de l'ancienne ville ouvrière de Sainte-Cunégonde, dont le territoire est annexé à Montréal en 1905. On fréquentait alors le lieu, connu à l'origine comme le théâtre Family, pour ses représentations de vaudevilles. Ce n'est qu'en 1923, à la suite d'un réaménagement de l'espace intérieur (dont la décoration est signée Emmanuel Briffa, célèbre décorateur de salles montrealaises), que le théâtre devient un cinéma et par la même occasion adopte un nouveau nom, le Corona.

L'architecture du théâtre, signée Cajetan Dufort (qui avait aussi réalisé les plans de l'hôtel de ville de Sainte-Cunégonde, bâtiment qui avoisine le Corona encore aujourd'hui), se distingue principalement par son arc de plein cintre mesurant tout près de 60 pieds de largeur, ainsi que par l'énorme baie vitrée qu'il dégage. La devanture de l'édifice se serait inspirée de celles des grandes salles américaines de la même époque, dont les formes ne sont d'ailleurs pas étrangères à l'architecture du grand architecte américain Louis Sullivan (plus particulièrement certaines de ses banques du Midwest, construites au tournant du siècle).

Acquis par la Ville de Montréal en 1967, le Corona sera pendant de nombreuses années un entrepôt pour le commerce voisin, la plomberie Noiseux. Ce n'est que vingt ans plus tard, en 1987, au moment d'une ouverture temporaire des lieux à l'occasion d'une exposition d'art contemporain, que renaît un certain intérêt pour le bâtiment.

DESSIN: BEAUPRÉ ET MICHAUD

Conférence internationale FERDIE sur le design d'intérieur



Francis Duffy | DEGW

Lundi 18 octobre 1999 à 18 h

La conférence se tiendra à la salle Ernest-Cormier du pavillon principal de l'Université de Montréal.

2900, boulevard Édouard-Montpetit.

Entrée libre, aucune réservation.

Méto Université de Montréal.

Stationnement payant au 2900, boulevard Édouard-Montpetit.

Renseignements : 514.272.2777

DOMCO Antron
Une exclusivité de Dupont

AIR CANADA

BDC

ESTERRE

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Faculté de l'enseignement

Ville de Montréal

LE GOUVERNEMENT DU QUÉBEC

LE GOUVERNEMENT DU CANADA

LE GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS

LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE DE L'ALLEMAGNE

LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE ITALIENNE

LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE SPAGNOLE

LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE SUÉDOISE

LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE SUISSE

LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE TAIWANAISE

LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE THAÏLAISE

LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE TURQUE

LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE URUGAYENNE

LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE VÉNÉTIENNE

LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE YAPONNAISE

Le Fonds d'études et de recherches en design intérieur de l'Est remercie ses commanditaires :

DOMCO
DUPONT ANTRON

AIR CANADA
BANQUE DE DÉVELOPPEMENT DU CANADA

INTÉRIEURS
UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
VILLE DE MONTRÉAL

ARC COM FABRIC
BEAULIEU CANADA
BOUYE

BUREAU SPEC
BUREAU PLAN

BUROVISION
CONSTRUCTION ANJUNIV
CONSTRUCTION AVICOR

COUVRE-PLANCHERS LABROSSE
FORMICA CANADA
GROUPE AMURLEMENT FOCUS

GROUPE LACASSE
HARBINGER
HAWORTH

HERMAN MILLER
ISAMAX MOBILIER DE BUREAU
J.C.B. ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX

KNOX
LE CHASSEUR BRUCE CHARBONNEAU
LE GROUPE GLOBAL

LE GROUPE OFFICINA
LES MOULINS DE TAPIS CROSSLEY
LES TAPIS ASPECT

MANNINGTON
MARIPOSA CONSTRUCTION
MÉNAGERIES MONT-ROYAL

PATELLA MANUFACTURER
PELLICANO SPEC
PAR DESJARDINS CONSTRUCTION

SICO
SOLIFLEX CANADA
STANDARD DESK

STEELECASE
STONIX
TAPIS NATIONAL

TAPTEC/SHAW GROUPE COMMERCIAL
TAPIZ
TEKNIUM

TRILUM MOBILIER DE BUREAU